



Pole Institute

Institut Interculturel dans la Région de Grands Lacs

(RE)DECOUVRIR LES MYTHES



Développer le pouvoir créateur des sociétés africaines

Université des Grandes Vacances de Pole Institute

Kä Mana

Dossier

Novembre 2014

Pole Institute

Institut Interculturel dans la Région des Grands Lacs

(RE)DECOUVRIR LES MYTHES

Développer le pouvoir créateur des sociétés africaines

Université des Grandes Vacances de Pole Institute

Kä Mana

Dossier

Novembre 2014

POLE INSTITUTE

Pole Institute est un Institut Interculturel dans la Région des Grands Lacs.

Son siège est basé à Goma, à Est de la RDC. Il est né du défi que s'est imposé un groupe de personnes du Nord et du Sud-Kivu (RDC) de croiser leurs regards dans un contexte de crise émaillé de beaucoup d'événements malheureux, caractérisé par des cycles de violences, de pauvreté, de mauvaise gouvernance, et de l'insécurité.

En conséquence, **Pole Institute** se veut un espace de :

- analyse et recherche autour des grands défis locaux et leurs implications nationales, régionales et internationales (pauvreté exacerbée, violences sociales, fractures ethniques, absence de repères, culture de l'impunité, etc.)
- analyse et renforcement des stratégies de survie des populations dans un contexte de guerre et de crise prolongée
- analyse des économies de guerre pour dégager des pistes de renforcement des populations locales et de leurs activités économiques
- recherche-action-lobbying en partenariat avec des organismes locaux, régionaux et internationaux.

Finalité et but :

Faire évoluer des sociétés dignes et non exclusives dans lesquelles agissent des personnes et des peuples libres en vue de contribuer à :

- la construction d'une SOCIÉTÉ dans laquelle chacun trouve sa place et redécouvre l'autre par le développement d'une culture de négociation permanente et l'identification des valeurs positives communes ;
- la formation d'un type nouveau de PERSONNE indépendante d'esprit enracinée dans son identité tout en étant ouverte au monde.

Politique :

- Initier, développer, renforcer et vulgariser les idées avant-gardistes en matière de paix, de reconstruction et de cohabitation des populations vivant en zones de crise.
- Initier l'émergence d'une culture de négociation (contre une culture de la mort) basée sur les intérêts des uns et des autres.

Dossier

Editeur responsable : Pole Institute
Directeur de publication : Aloys Tegera
Rédacteur en chef : Onesphore Sematumba

Comité de rédaction : Aloys Tegera
Jean-Pierre Kabirigi
Onesphore Sematumba
Godefroid Kā Mana

Pole Institute
Avenue Alindi n°289, Quartier Himbi I
Ville de Goma / Nord-Kivu
B.P. 72 Goma (RDC) / B.P. 355 Gisenyi (Rwanda)
Tél.: (00243) 99 86 77 192 / (00243) 99 72 52 216 / (00250)788 51 35 31
Web site: www.pole-institute.org
E-mail : poleinst@free.fr

© Pole Institute, 2014.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays

Table des matières

Prélude : Les mythes, un chantier de recherche à Pole Institute.....	9
Introduction : Ecouter les mythes, découvrir une sagesse.....	15
Première partie : La sagesse des mythes antiques	21
Deuxième partie : La splendeur éthique des mythes de nos aïeux	64
Troisième partie : L'éclat des mythes de notre temps	75
Inventer des récits-forces pour un monde qui vient.....	75
Remerciements	102
Postude	103

Série « Education à la transformation sociale »

Dans les sociétés contemporaines en quête d'une nouvelle sagesse de vie et de nouvelles bases politiques, économiques et culturelles pour orienter l'avenir de l'humanité, la série « Education à la transformation sociale » propose des recherches et des analyses sur les valeurs pour une éthique du changement des nations africaines aujourd'hui. Ces valeurs, nos peuples en ont besoin pour fonder un nouvel être-ensemble et donner un sens au destin du continent face au futur.

Publié grâce à l'appui que l'Union Européenne accorde aux programmes de recherche-action-formation de Pole Institute, l'ouvrage que vous allez lire offre une initiation politique aux sources mythiques de l'humain. Les réflexions qui y sont développées n'engagent cependant pas l'UE : elles expriment la vision de leur auteur sur les problèmes du monde actuel.

Couverture : Qui connaît le mystère des choses ? (Photo Kayoka-Luendu)

© Pole Editions

2014

A ma fille Préciosa Mundi Kangudie

Les hommes font l'Histoire en inventant les mythes. Les mythes font les hommes en structurant l'Histoire. Ainsi naissent les récits-forces et les narrations-puissances qui sont les moteurs de la destinée humaine.

Prélude

Les mythes, un chantier de recherche à Pole Institute

Il y a quelques années, un petit village de la République Démocratique du Congo est devenu tristement et sinistrement célèbre. Son nom est *Sange*, un banal carrefour entre la ville de Bukavu et le grand bourg d'Uvira, dans le Sud-Kivu.

Dans ce village, un camion-citerne transportant du carburant eut l'inattendu malheur de se renverser à la tombée de la nuit, sur une route « festonnée de hauts-fonds dangereux », comme dirait Julien Gracq, livrée aux affres des pluies, des érosions, des nids de poule, des « trous » en permanence, de l'incompétence des pouvoirs publics et de la cruauté des groupes armés ou des bandits de grand chemin. Les villageois, eux, virent dans cet accident de camion un don divin : ils accoururent avec bidons, marmites et bouteilles, pour vider la citerne de tout son contenu, comme si la manne ainsi donnée devait les sortir de toutes les misères et leur ouvrir l'horizon d'une prospérité sans limites, dans de nouveaux matins de l'être et de plantureuses brillances d'un avenir enchanté. Pendant de longues heures, dans une cohue et un tintamarre innommables, ils puisèrent le précieux trésor liquide.

Malheureusement, raconte-t-on, par inconscience ou par mégarde, un homme alluma une cigarette pour un moment de pause avant de reprendre le « travail » auprès de la citerne tombée du ciel. Arriva alors ce qui devait arriver : tout s'embrasa et l'incendie prit dans son étau les « puiseurs d'essence » transformés en torches humaines. Hommes, femmes et enfants périrent dans le feu. La nouvelle fit le tour du monde et mit le Congo au centre de l'actualité macabre du continent africain.

De ce fait divers parmi mille autres auxquels la RDC a habitué la planète tout entière, Pole Institute a voulu faire le point de départ d'une recherche fondamentale sur les orientations de l'esprit de l'homme congolais. Face à la tragédie d'hommes, de femmes et d'enfants calcinés et à tout un village endeuillé et traumatisé, nous

avons refusé, à Pole Institute, de nous limiter au registre de la grande émotion internationale, de la charité nationale et des interventions humanitaires. Nous avons décidé de comprendre ce qui s'était produit en adoptant un autre point de vue : le point de vue de chercheurs qui scrutent l'événement comme un espace de dévoilement d'un imaginaire social que plusieurs autres événements du même type mettent en lumière dans un pays en pleine tourmente des guerres à répétition.

Plus précisément, il fallait une recherche sérieuse, solide et profonde sur les causes du drame. Il fallait donner un sens au deuil populaire et ouvrir un horizon de réflexion pour que de telles calamités ne se reproduisent plus.

Sous cet angle, l'attitude des « gens de Sange » nous paraissait être l'expression de ce qu'est la société congolaise dans les lames de fond auxquelles elle croit tous les jours dans son inconscient collectif et dans sa conscience communautaire. Cet inconscient et cette conscience sont structurés, déterminés et formatés par la foi en des réalités que nous désignons par le terme de mythes. C'est-à-dire des récits-forces et des narrations-puissances qui forgent des attitudes fondamentales de vie.

A Sange, il était évident pour nous que ce sont ces mythes qui sont à la base du drame.

De quoi s'agit-il ? Principalement du mythe qui fait croire à chaque Congolaise et à chaque Congolais, comme le dit avec force Aloys Tegera, qu'on peut dormir pauvre le soir et se réveiller le matin fortement riche, par magie ou par enchantement, grâce à une intervention céleste, au hasard du destin ou à une relation inattendue ouvrant des portes magnifiques et bienheureuses d'un emploi fabuleusement rémunéré. Toute la vie congolaise est dominée par des récits sur des gens qui ont réussi de cette manière, à tous les échelons de la société. Sans effort ni mérite, sans aucun sens de responsabilité personnelle ni esprit d'initiative créatrice, ces personnes, modèles pour la société, s'imposent à l'imaginaire grâce à la musique populaire et à la diffusion de leurs exploits dans tout le tissu de la communauté nationale. Sange a été vu, dans l'accident du camion-citerne, comme la confirmation de cette réalité dont vivent *l'inconscient mythologique* et la *conscience mythologique* du peuple congolais. Par inconscient

mythologique, il faut entendre la zone de l'être que certaines narrations et certains récits fondamentaux formatent sans que l'individu ou la société s'en rendent compte, qui les font agir et rêver d'une certaine manière et selon certaines croyances. Cet inconscient devient conscience mythologique quand l'individu et le peuple assument clairement les récits de profondeur et en font un mode de vie et une ambiance sociale, dans une sorte d'air du temps que tout le monde respire.

A Sange, depuis longtemps, le petit peuple a appris que la route dangereuse entre Bukavu et Uvira est une aubaine céleste : on y a souvent spolié et parfois trucidé les malheureux accidentés que l'on dépouille de tous leurs biens et que l'on abandonne au bord du chemin, dans un contexte social où la banalisation de la mort fait loi. Toute la province du Sud-Kivu sait cela et l'incendie déclenché par l'embrasement du camion-citerne a été interprété par certains comme *le châtiment de Sodome*, dans une vision métaphysique du monde dont raffole un peuple formaté dans son esprit par d'innombrables nouvelles spiritualités qui diffusent aussi leurs mythes de la présence constante de Dieu pour décider au jour le jour du destin des humains, par des récompenses mirifiques ou par le châtiment inexorable.

Sur la même lancée, au cœur même de ces mythes, on développe un esprit qui ne remet jamais furieusement en cause des autorités publiques censées prendre en charge la responsabilité de donner au peuple des infrastructures saines et qui ne le font pas. Leur pouvoir étant tombé du ciel et vécu comme puissance de violence indestructible, on s'enferme dans l'impuissance face à une gouvernance calamiteuse. On obéit et on ne pense jamais qu'une révolte constructrice est possible pour changer la société. On s'abstient ainsi de refuser l'inacceptable et on se tourne vers des solutions miracles comme celle de s'en prendre aux biens d'autrui ou au bien public. Le camion-citerne que l'on pille à la tombée de la nuit, personne ne pense qu'il est un bien d'autrui ou une richesse publique à respecter. Comme ce qui appartient à autrui ou à l'Etat n'appartient à personne dans la mythologie populaire, c'est l'éthique qui s'effondre et le petit peuple perd le sens des valeurs, dans une corruption généralisée devenue un mode d'être et un principe de vie largement partagés en République Démocratique du Congo.

Avec un peuple ainsi livré aux récits et aux attitudes d'irresponsabilité, de la chance et de la confiance en la toute-puissance du divin, sans référence à des valeurs sociales solides, tout travail de changement doit être centré sur la lutte contre cet esprit. Mais on ne peut impulser un souffle de changement que si l'on recherche et que l'on étudie à fond tous les mythes négatifs qui dominent l'imaginaire du peuple congolais en vue d'en détruire les ressorts de fond. En vue surtout de les remplacer par des mythes positifs qui puissent fertiliser en profondeur l'inconscient et la conscience mythologiques de la société.

Pole Institute a décidé de consacrer des recherches approfondies sur ces mythes et de les étudier dans leur déploiement social : dans les mécanismes par lesquels ils s'imposent aux esprits. Notamment :

- la force des milieux religieux où sont diffusés certains mythes spiritualistes d'un Dieu qui résout tous les problèmes à la place de l'être humain ;
- l'énergie d'une culture populaire arraisonnée par des films, des pièces de théâtres ainsi que des musiques tonitruantes où l'émotivité est sollicitée soit pour une vision magique de la sorcellerie toute-puissante, soit pour l'engouement à des phénomènes du type *Sexe, amour, pouvoir, gloire, richesse, splendeur et beauté*, soit pour la glorification des personnalités-phares qui ont « réussi » par enchantement et prodiges métaphysiques ;
- la puissance des espaces sociaux fertilisés par des logiques d'identités meurtrières et de solidarités tribales, au nom des fantasmes d'exclusion qui divisent le pays contre lui-même.

Toutes ces irrationalités sont portées par un discours conscient ou inconscient, clairement articulé ou non, qu'il faut attaquer dans ses pulsations par l'étude et la production des mythes positifs, porteurs d'une éthique de vie. Cela en vue des objectifs d'une éducation nouvelle, promotrice de valeurs de transformation sociale, de nouvelles utopies et de nouvelles espérances.

Le travail du chantier éducatif ainsi ouvert par Pole Institute consiste en ceci :

- chercher et inventorier les mythes négatifs de la société et les affronter en leur opposant les récits-forces porteurs d'une vision positive de la vie et de l'avenir ;
- scruter et analyser les mythes positifs du point de vue des trésors de sagesse dont ils regorgent ;
- déterminer dans quels champs d'existence sociale ils peuvent devenir pertinents pour une nouvelle éthique de l'être-ensemble ;
- imaginer des lieux éducatifs où ils peuvent porter du fruit pour les générations montantes.

Le présent livre, je l'ai écrit pour répondre aux défis éducatifs qu'un tel travail impose comme impératif de transformation sociale. J'y considère les mythes comme des récits-forces qui fécondent l'inconscient et la conscience, qui leur imposent des valeurs et des orientations de vie, positivement ou négativement. Mon parti-pris ici est de me concentrer surtout sur des mythes positifs, de les analyser de manière critique et fertile, de les proposer comme chemin d'une éducation aux trésors de sagesse sans lesquels l'humanité ne serait pas devenue ce qu'elle est. Dans la nouvelle société congolaise en gestation, dont tout le monde souhaite qu'elle se libère de plus en plus de ses limites, de ses échecs, de ses drames, de ses délires et de ses catastrophes aux plans économique, politique, culturel et géostratégique, il me semble indispensable de puiser dans les récits-forces de l'humanité les énergies positives pour une nouvelle éthique de vie : *l'éthique des hommes-forces*, au sens humain de cette expression.

Cette éthique ouvrirait la voie d'une refondation de l'humain dans notre société congolaise : la capacité de croire aux valeurs et de proposer de normes collectives solides pour un pays qui veut devenir non seulement émergent, selon le jargon actuel, mais surtout pleinement conscient de son potentiel de développement durable et de construction du bonheur partagé.

L'éthique dont il est question serait aussi le socle d'un vivre-ensemble fécond et ouvert au monde, régulé par des choix spirituels, culturels, politiques et économiques à la hauteur des enjeux du présent dans une société tiraillée entre mondialisation et altermondialisation. C'est-à-dire entre la logique de la concurrence et de la compétition d'une part, et d'autre part la logique de la solidarité et de l'altruisme,

qu'il faut impérativement réarticuler au service des intérêts communs de l'humanité. On ne peut pas réussir cette dynamique de réarticulations si l'on ne sait pas vraiment ce qu'être humain veut dire dans les tensions comme dans les rêves des hommes, dans le bouillonnement complexe de leurs passions comme dans l'éclat et la splendeur de leurs utopies. Les grands mythes de l'humanité sont des lieux où se découvre tout cela.

Ils sont surtout des forces d'invention de l'avenir dont ils ont posé les bases depuis les vieux temps de l'humanité, avec des récits sumériens, égyptiens, grecs, hébreux, chinois et africains, qui disent l'essence même de l'humain depuis 400 générations, comme dirait Eric Hobsbawm. Les yeux rivés sur le futur, ces générations ont rêvé l'homme que nous sommes et que nous devons devenir. Il est utile d'entendre leur rêve et d'en moduler les harmoniques pour nos propres rêves d'avenir au Congo, surtout pour les générations montantes auxquelles incombent les tâches de construire une nouvelle destinée à notre nation.

Dans la crise actuelle de la vie en RDC, j'ai voulu faire recours aux récits-forces de l'humanité pour proposer une autre base d'humanité que celle qu'un petit village du Congo, Sange, a dévoilée comme dramatique existentielle d'une société corrompue dans son être.

C'est ma manière de contribuer à la recherche lancée par Pole Institute sur les mythes porteurs de vie et d'espérance, des récits-puissances qui fertilisent l'humanité de l'homme et son pouvoir créateur.

Introduction

Ecouter les mythes, découvrir une sagesse

1

Depuis les vieilles civilisations de la Mésopotamie, de l'Égypte pharaonique et de la Grèce antique jusqu'à nos jours, les hommes inventent des récits qui peuplent leur vie quotidienne sous forme de contes, légendes, fables, paraboles et voyages fantastiques. Parmi ces récits, les mythes occupent une place centrale comme explication des origines du monde, de la marche de l'histoire et du sens de la vie. A quoi peuvent servir ces vieux récits aujourd'hui ? Quel pouvoir et quelle signification ont-ils maintenant alors que nous vivons dans un monde où les événements qu'ils évoquent et le monde « merveilleux » qu'ils animent semblent perdus à jamais dans la nuit des temps ?

Dans la mesure où ces récits rythment d'âge en âge toute la vie de l'humanité, on peut conjecturer qu'ils sont un réservoir des plus hautes idées que l'espèce humaine a de son destin et des plus fortes utopies de ce qu'elle veut être. En même temps, ils constituent un langage qui parle aux profondeurs de l'être humain pour dire certaines vérités qui ne peuvent être dites que sous cette forme.

Il faut ajouter que les mythes ne sont pas seulement une réalité et un langage du passé. Ils s'inscrivent dans une dynamique de créativité de l'esprit humain, une puissance où l'humanité s'invente et se réinvente. Cette dynamique montre qu'ils ont toujours un pouvoir et une force, maintenant et pour l'avenir. Ils créent le futur et ils sont créés par l'imaginaire du futur sous forme des récits toujours renouvelés. Ainsi, ils deviennent l'une des clés les plus sûres pour comprendre l'humanité elle-même dans ce qu'elle est et dans ce qu'elle espère.

Aujourd'hui, nous devons interroger leur richesse anthropologique pour nous comprendre nous-mêmes comme êtres humains dans le monde, comme pouvoir d'inventer l'avenir et comme dynamique du sens pour devenir vraiment ce que nous rêvons d'être.

Si on les scrute sous cet angle de questionnement anthropologique, les grands récits mythiques qui ponctuent l'histoire de l'humanité devront bouillonner d'une force de vision du monde où

couvent les possibilités non seulement d'inventer l'avenir, mais de remettre le présent en question. Ils donnent alors à penser ce présent, et ils dotent l'esprit d'une charge d'indignation, de révolte et d'action pour refuser l'ordre établi et ouvrir la voie des révolutions.

Il y a donc en eux une force éducative décisive pour notre temps, pour notre continent, pour notre pays. Une énergie à recapturer, à promouvoir et à diffuser pour la transformation sociale et la solidification mentale de nouvelles générations. Surtout en ces temps actuels où ces générations ont besoin de nouveaux fondements et de nouvelles certitudes face au futur, en rupture avec une société qui n'offre plus aux jeunes une garantie de réussir leur destinée et de fertiliser un être-ensemble du bonheur partagé.

2

En lisant les mythes de l'humanité selon cette perspective, on peut orienter l'éducation à la transformation sociale dans une double visée : une visée de connaissance et une visée d'action.

Une visée de connaissance. Dans notre Afrique désorientée et en proie à toutes formes de turbulences qui nous empêchent de bâtir une société heureuse, les récits du passé qui nous disent ce qu'être humain signifie sont porteurs d'avenir et générateurs de nouvelles ambitions de révolte contre *le statu quo* dans notre continent. Ils sont surtout des puissances de mobilisation pour inventer les possibles. Il faut les connaître. Il faut les diffuser parmi les jeunes. Il faut les relire et les réinterpréter dans le sens le plus positif et le plus fertile.

Une visée d'action. Le sens le plus positif et le plus fertile dont nous parlons, c'est celui d'une éducation aux valeurs et au pouvoir d'initiative de transformation sociale. Les mythes fondent ces valeurs, ils en soudent les communautés humaines et les rendent aptes à s'inventer dans leur génie d'innovation. De ce point de vue, ils permettent de changer le présent et d'ouvrir de nouvelles utopies, par l'action réelle, concrète. Ils rendent possibles de nouveaux mythes et permettent ainsi l'émergence d'une nouvelle société africaine.

Mais il y a mythes et mythes. Il y a les mythes positifs sur lesquels je vais me concentrer ici. Et il y a les mythes négatifs qu'il faut combattre à tout prix : ceux qui forgent des mentalités de destruction et construisent les sociétés d'antivaleurs. Ils tuent l'humain et promeuvent les forces de mort, sous de multiples formes.

Aujourd'hui, ce sont les mythes positifs qui ont besoin de nous pour parler au monde tout comme le monde a besoin d'eux pour devenir un monde humain. Il faut interroger le passé pour les découvrir, scruter l'avenir pour les inventer et habiter le présent pour donner forme à une société heureuse.

J'ai aujourd'hui la certitude que les deux dimensions de connaissance et d'action éducative dont sont dotés les grands mythes de l'humanité constituent une voie pour une nouvelle conscience politique, économique et culturelle. Il faut parler à cette conscience-là, dans le cœur de nouvelles générations. Energiquement.

3

Comme il est impossible d'analyser tous les mythes positifs et glorieux de l'humanité, je ne me pencherai ici que sur quelques-uns d'entre eux qui, dans le monde antique et dans les grandes traditions des peuples, ont servi d'éclairage et de boussole dans la forêt du destin et ont construit une sagesse pour l'humanité.

- Le premier mythe est celui d'Édipe, sans doute le plus connu parmi tous les grands récits de l'humanité en quête de sens.
- Le deuxième raconte l'histoire d'Isis et Osiris en Egypte antique ; il est de plus en plus étudié dans l'Afrique contemporaine pour ses occurrences normatives.
- Le troisième est sans doute le mythe le plus vieux de l'humanité : celui de Gilgamesh en Mésopotamie, il y a quatre mille ans.
- Le quatrième, celui de Dédale et Icare, est essentiel dans l'histoire grecque des temps anciens dont il fonde la dynamique des savoirs et des connaissances
- Le cinquième est propre à l'Afrique traditionnelle : le mythe peul de Kaïdara, qui répond directement à la question du sens de l'existence.
- Le sixième est de la même tradition culturelle que celui de Kaïdara dont il complète la portée sociale. Il s'intitule *Njeddo Dewal, mère de la calamité*.

J'ajoute à ces mythes anciens les grands mythes des temps modernes. Ceux qui structurent l'être du monde actuel et lui donnent des orientations pour l'avenir, depuis l'émergence du sujet libre dans la modernité occidentale jusqu'aux batailles d'aujourd'hui sur le nouveau monde possible, en passant par le mythe de l'économie comme voie d'enrichissement et de croissance sans limites au sein du Marché-Roi.

J'aborde tous ces mythes à partir des problèmes africains contemporains qu'ils éclairent, ceux par lesquels ils ont une forte prégnance sur les esprits et les consciences. Je montrerai comment, face à ces problèmes, ces récits-forces assument les dimensions fondamentales de tout mythe. A savoir :

- La dimension de fonder « une genèse, une histoire, une culture » et de « témoigner de la naissance d'une nouvelle communauté », pour reprendre les mots de V.Y. Mudimbe.¹
- La dimension de « dévoiler les mécanismes de l'esprit humain et, plus concrètement, la qualité des techniques pour faire face aux paradoxes inhérents à la condition humaine »².
- La production des valeurs éthiques sans lesquelles l'humanité ne serait pas l'humanité dans les grands combats entre le bien et le mal.
- La dimension de révélation des logiques sociales de base où s'enracine le jeu du permis et de l'interdit.
- La dimension d'impulsion d'énergies créatrices pour construire la personnalité sociale et l'identité collective, avec les héros-modèles et les personnages anti-modèles.
- La dimension d'ouverture des possibilités nouvelles grâce au pouvoir que chaque mythe donne à ceux qui l'écoutent : devenir des créateurs d'avenir et résoudre les problèmes auxquels la société est confrontée ici et maintenant.

Dans ces fonctions, tout un suc éducatif se dévoile et engage l'esprit vers des choix de culture et de civilisation à faire aujourd'hui face à l'avenir, pour que la vie ait un sens et l'homme une destinée, selon les mots de Blondel. Ce sens et cette destinée, nul ne peut dire actuellement qu'ils sont donnés comme une manne qui tombe du ciel. Ils seront le fruit d'un effort constant d'invention des valeurs dont le monde a besoin pour réaffirmer son humanité et construire une nouvelle idée de sa grandeur contre les pesanteurs des fatalités déshumanisantes.

¹ Kasereka Kavwahirehi, *Le prix de l'impasse, Christianismes africains et imaginaires politiques*, Peter Lang, Bruxelles, 2013. L'auteur analyse la fonction des mythes selon V.Y. Mudimbe.

²Ibid.

Première partie

La sagesse des mythes antiques

Je commence par deux mythes fondamentaux pour leur charge politique de transformation sociale : le mythe d'Œdipe et le mythe d'Isis et Osiris.

Les deux histoires sont connues et ont nourri l'imaginaire de plusieurs générations des humains³.

Sur Œdipe, la trame du mythe est claire. Enfant abandonné et fils adopté du Roi Polype de Thèbes, Œdipe n'échappe pas au diktat que le destin lui avait prescrit : il tue son père et épouse sa mère. Cela amène sur Thèbes, dont il est devenu Roi, souffrances sur souffrances, calamités sur calamités, ruines sur ruines. Quand il découvre qu'il est, par les actes qu'il a commis, responsable des malheurs de sa société, Œdipe se crève les yeux, quitte le pouvoir et se retire loin de sa société.

Le roi Œdipe ne se crève pas les yeux pour se châtier seulement des malheurs et des souffrances de ses sujets. Il ne veut tout simplement pas voir la réalité dont il sait maintenant qu'il est responsable. Il prend conscience de la responsabilité réelle d'un gouvernant et cette conscience le condamne : il n'a pas été à la hauteur de ce que le pouvoir au sein d'une communauté signifie. Il n'a qu'une issue : se retirer et éviter toute tentation d'avoir quoi que ce soit à voir avec la gestion de la cité.

Mais le mythe a une autre signification essentielle : il montre que la conscience que le roi Œdipe a de sa propre déchéance comme gouvernant lui vient d'une raison transcendante incarnée par Tirésias, l'homme aveugle à qui les dieux ont accordé le don de voir au-delà de ce qu'il y a à voir, qui sait lire les signes du destin et dévoiler les arcanes invisibles. La transcendance fondatrice du pouvoir de tout dirigeant est une voix qu'Œdipe apprend à entendre en lui-même et qui l'amène à porter sur lui-même un regard sans complaisance pour savoir ce qu'être chef signifie.

³ Pour plus d'information, lire : Kā Mana, *Pour l'économie du bonheur partagé, construire une société heureuse*, Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014 ; *Le souffle pharaonique de Jésus-Christ*, Yaoundé, Editions Sherpa, 2000.

Le mythe d'Isis et d'Osiris nous offre un autre angle de vue sur le pouvoir et la gouvernance. Osiris, roi d'Egypte, gouverne selon un ordre de bonté, de générosité et de magnanimité. Cet être divino-humain a unifié son pays autour d'une incomparable prospérité dans la vallée du Nil qu'il a transformée en espace d'abondance. Ce roi est pourtant victime d'un coup d'Etat de la part de son frère Seth, dans une anthropologie de compétition entre frères. Tué, dépecé et dispersé en petits morceaux dans tout le royaume, il subit un destin abominable et indigne d'un souverain. La femme et sœur du Roi, Isis, fera tout pour retrouver le corps disloqué de son mari et le recomposera pour se re-féconder et donner un fils à son mari : Horus. Celui-ci affrontera son oncle et le vaincra en un combat singulier au bout duquel le royaume retrouvera son unité, sa prospérité.

Tel est le mythe. Mais en quoi est-il important du point de vue de l'anthropologie humaine et de la gouvernance ? Il faut connaître l'important rôle économique de la vallée du Nil et du fleuve lui-même pour savoir que c'est le travail humain qui les a transformés en espace d'abondance. Ce travail n'a pas été seulement une tâche de l'homme contre la nature, mais une dynamique spirituelle garantie par le double caractère, et divin et humain, du Roi. L'irrigation, l'observation de la météorologie, le partage des terres après les crues du Nil et l'action pacificatrice du territoire ont fait de l'Egypte la terre d'invention des sciences comme la géométrie, les mathématiques, l'astronomie et l'organisation politique efficace. Le travail humain comporte une dimension holistique que le mythe met en lumière. Il comporte aussi une dimension de lutte permanente contre les risques du désordre social par des forces de dislocation : cette lutte renvoie aux éléments spirituels, mystiques, éthiques, scientifiques et politiques en même temps. Le grand apport de l'Afrique dans le mythe, c'est cette conception holistique du travail, de la vie et du monde.

Dans le mythe, deux autres éléments sont importants pour penser les fondations anthropologiques de l'économie : c'est le lien entre le désir d'enrichissement et le risque de déchéance de l'être d'une part et d'autre part le lien entre la tyrannie et le sous-développement spirituel, matériel et moral.

Seth organise son coup d'Etat avec une stratégie particulière : la cupidité du cœur humain face à l'or. Il fabrique un sarcophage en or massif qu'il propose à tous les dignitaires du royaume comme cadeau

à l'occasion de la grande fête de l'empire. Le dignitaire dont les mensurations correspondraient aux dimensions du sarcophage en serait directement le propriétaire et disposerait ainsi d'un lieu somptueux de repos pour l'éternité. L'or sert d'excitant du désir, non seulement du désir de richesse matérielle ici-bas, mais de la satisfaction pérenne et de l'abondance spirituelle éternelle. Le désir de richesse s'enracine, sous cet angle, dans une dynamique métaphysique qui donne à l'économie comme puissance d'enrichissement une orientation et les perspectives des liens vitaux avec la sphère spirituelle. Seulement, ce désir peut conduire à la mort, purement et simplement. Il peut mener à la déchéance de tout l'être et à son pourrissement. C'est cela qui arrive au roi Osiris. S'étendant dans le sarcophage sans savoir si lui-même correspondait aux mensurations du cercueil en or, il tombe dans le piège des comploteurs. Ceux-ci plombent le sarcophage en or massif, étouffent ainsi le souverain et le jettent, comble d'humiliation et de déchéance, dans la boue des marécages. La soif d'or conduit au destin de boue au lieu d'ouvrir le chemin de l'éternité bienheureuse. On doit comprendre ici que le sens de l'économie, de la richesse et de la possession matérielle est d'être une économie de vie, une économie pour la vie, et non une économie de mort, une économie pour la mort.

L'économie de vie, c'est celle qui, dans la possession de l'or de ce monde, le met au service d'un sens qui dépasse ce monde. C'est pour cela que la cérémonie de présentation du sarcophage aux dignitaires se déroule au cœur d'un banquet, lieu de joie ardente, de convivialité resplendissante et de célébration rayonnante de toute la splendeur du royaume. Mais, le banquet, grâce à la présence du sarcophage, tourne l'homme vers la vision de l'éternité comme lieu et horizon réel du sens de la vie. L'éternité est dynamique de jugement et d'évaluation de la vie humaine par les dieux, là où l'on mesure la vérité de l'existence à partir des grandes valeurs de l'humain que sont l'amour, la justice, l'équité, le respect des droits de personnes et le service rendu aux plus pauvres, aux plus démunis, aux plus misérables et aux laissés-pour-compte de la société. Se dévoile ainsi l'orientation humaine de la richesse : le pouvoir de faire le bien et de changer les conditions de vie des marginalisés sociaux et d'enrichir la puissance de vie de toute la communauté des hommes.

Seth, une fois le coup d'Etat consommé, devient un tyran sanguinaire et implacable. C'est là sa manière de gouverner. Il

instaure un règne de mise en esclavage de son propre peuple et des étrangers habitant le royaume. Cette tyrannie se révèle peu à peu comme une catastrophe économique et sociale : un processus de sous-développement du royaume. Un sous-développement total, tissé de misère humaine, de désarrois psychiques, de déchéances mentales et de catastrophes naturelles. C'est le sous-développement de tout l'être qui apparaît ici et il a une signification économique claire : la tyrannie, le despotisme, l'autocratie et la dictature ne conduisent qu'au sous-développement. Ils conduisent à cette catastrophe parce qu'ils détruisent les vraies énergies de liberté et de responsabilité créatrices, au profit d'un esclavage futile et desséchant. Pour que l'économie soit prospère, il a besoin d'un leadership du respect des droits, des valeurs et des orientations spirituelles de toute la communauté. Dans l'Égypte pharaonique, le roi est le garant d'un certain type de gouvernance que le récit biblique du songe de pharaon révèle : la gouvernance d'abondance, de prévoyance, de prospérité, d'organisation sociale juste, de mobilisation de toutes les forces vives du royaume et de confiance dans les forces de l'intelligence et de la compétence. Une telle gouvernance suscite et coordonne avec fécondité les synergies pour ce que nous appelons de nos jours le développement durable et plénier. Osiris était ce roi-type et Seth en était l'antitype. Il faut tuer l'économie de Seth pour la promotion de l'économie d'Osiris : abattre l'économie de la misère pour une économie d'abondance. C'est un impératif vital au Congo, en Afrique et dans le monde entier.

Dans le mythe, c'est à Horus qu'incombe cette tâche de démolition et de reconstruction. Il l'assume en affrontant Seth, dans un combat terriblement épique, d'où il sort vainqueur, pour refonder le royaume dans son être véritable : l'harmonie vitale. Tshiamalenga Ntumba décrit ainsi cette harmonie :

*« En Égypte ancienne, l'Etat était personnifié par le roi ou le **PHARAON**, lui-même incarnation d'Horus, fils d'Osiris et d'Isis. L'ordre politique était censé en harmonie avec l'ordre cosmique et représenté par la Déesse **Maat**. Ici donc, les dogmes politico-religieux sont ceux de l'unité et de la parfaite harmonie de la religion et de la politique comme dimension normative (**Maat**), institutionnelle (**Khermet**) et programmatique ou processuelle (administration, culte, etc.). »*

Est ici décrite l'économie politique de l'imaginaire qui est au

fondement de l'anthropologie politique africaine. Lorsqu'on n'est pas ancré dans cette anthropologie de la force spirituelle, de l'énergie économique et de la puissance éthique, on construit des sociétés insignifiantes, inconsistantes, pauvres, misérables et infécondes. Cela est arrivé à l'Afrique contemporaine qui a oublié ses fondations vitales dans l'Égypte pharaonique.

Horus refonde le royaume sur les valeurs et le développement humain au sens plein du terme. La société redevient une société d'abondance, d'harmonie et de rayonnement, une société vers laquelle viennent s'approvisionner d'autres peuples dans un commerce où l'éthique est le cœur des affaires. C'est vers ce royaume que le père des Hébreux, Abraham, viendra pour s'installer. Les Hébreux y bénéficieront de l'économie d'abondance, avant que la politique de « type Seth » ne s'instaure et n'impose à ces étrangers le sort néfaste dont la Bible parle. Un sort d'implacable esclavage, contraire aux principes fondamentaux de l'anthropologie et de l'économie politique de l'imaginaire pharaonique.

Une autre dynamique fondamentale du mythe d'Isis et Osiris : la puissance de la féminité créatrice et de l'anthropologie du genre, pour utiliser les concepts d'aujourd'hui. Il s'agit du rôle positif de la femme dans la construction de la paix sociale et dans l'invention des solutions aux grands problèmes de la vie. Isis n'a rien d'Eve. Elle n'est pas la cause de la catastrophe mais plutôt la puissance de régénération des énergies vitales et la battante qui affronte sans peur les forces du mal et de la division. Elle intervient comme fondation d'une anthropologie du genre que le monde actuel ne découvre que peu à peu. C'est grâce à sa figure mythique que des grandes reines comme Nefertiti et Hatchpsout ont pu régner sur l'empire sans aucun problème, dans une politique d'unité et de prospérité inspirée des valeurs originelles de l'empire : l'idéal de l'humanité véritable.

J'idéalise sans doute un peu trop la réalité. Oui, mais il le faut. La vérité du mythe doit être belle comme un grand soleil d'espérance. C'est là sa vérité profonde et son éclat anthropologique.

Dans le mythe d'Œdipe comme dans celui d'Isis et Osiris, trois faisceaux des problèmes de nos sociétés contemporaines peuvent être identifiés et analysés à la lumière de ces antiques récits-forces.

Le faisceau de la critique politique. Si je me reporte à l'interprétation du mythe d'Œdipe par le romancier tchèque Milan Kundera concernant son propre pays, un point doit être mis en lumière concernant l'Afrique : il faut que beaucoup de leaders responsables du désastre du continent méditent le mythe d'Œdipe pour « se crever les yeux » devant leur bilan et faire le choix de céder le pouvoir à des successeurs plus responsables. Dans le mythe d'Isis et d'Osiris, le pouvoir se légitime par la capacité de créer un ordre de prospérité et du bonheur partagé. Quand on s'éloigne de cette ligne d'action, il faut qu'émergent des forces de révolte constructrice pour casser les ressorts de la dictature et fonder un ordre nouveau. En effet, l'ordre politique n'a de sens que s'il est un ordre orienté par une certaine vision du pouvoir que les êtres humains ont de conduire les autres selon une certaine ligne directrice : le bonheur d'être et de vivre ensemble. Quand ce bonheur est hypothéqué par des attitudes contraires, conscientes ou inconscientes, le sens politique se délite et la société perd son ferment et son ciment. Il faut une refondation de la communauté par de nouvelles politiques : l'émergence d'une nouvelle communauté sociopolitique.

Le faisceau de l'éducation éthique. La nouvelle société, il appartient aux nouvelles générations d'en assumer et d'en garantir la production, la création et la construction par un imaginaire du refus des antivaleurs et par la promotion d'une société de responsabilité et de prospérité. Les modèles mythiques comme Osiris et son fils Horus sont des énergies pour fertiliser la conscience éthique de la jeunesse.

Le faisceau d'invention d'utopies et d'espérances pour une nouvelle société possible. Le mythe d'Œdipe et le mythe d'Isis et Osiris sont des récits-forces pour faire rêver les esprits et les engager dans la bataille des changements en profondeur. Être, selon ces mythes, c'est rêver l'avenir que l'on veut vivre et que l'on doit être.

C'est être ouvert sur de nouveaux possibles et chercher à en incarner le suc, ici et maintenant.

Avec ces faisceaux d'actualisation, on comprend que la vie n'est pas acceptation béate d'un ordre donné une fois pour toutes, mais révolte contre l'inacceptable et imagination de tous les possibles. Les générations africaines montantes devraient aujourd'hui faire de cette vision du monde le cœur de leurs stratégies pour ch

anger la société : refuser l'ordre de destruction de l'Afrique par les Africains et les pouvoirs de démolition de l'avenir du continent par des pouvoirs sans orientation ; s'indigner devant l'inacceptable dans tous les domaines et s'engager de manière pacifique dans des initiatives de changement créatif ; rêver d'un avenir de grandeur et d'émergence d'une nouvelle Afrique dans l'ordre mondial et agir en conséquence.

C'est de cela que parlent les vieux récits mythiques et c'est dans ce message qu'ils ont leur signification fondamentale pour notre aujourd'hui : la construction d'une société heureuse, guidée par une gouvernance responsable et fertilisée par des valeurs de transcendance pour le respect des droits, des devoirs et des pouvoirs de tous et de toutes.

6

Les mythes dont je viens de parler, nous leur avons consacré, avec mes collègues de Pole Institute, une semaine de réflexion dans un groupe des jeunes de l'Institut Supérieur Catholique la Sapiencia de Goma (ISSA-Goma). Nous voulions que ces jeunes (re)découvrent les mythes et en interprètent eux-mêmes le sens. L'exercice consistait à les mettre en petits groupes de cinq personnes et à leur demander de donner un sens actuel au mythe d'Œdipe et au mythe d'Isis et d'Osiris, en liant ces mythes à d'autres mythes qu'ils connaissent.

Les résultats méritent d'être présentés et médités, tant ils révèlent les énergies contenues dans les récits-forces, une fois qu'on les intègre dans une lecture existentielle : celle qui doit leur redonner puissance et vie, leur donner puissance de vie.

Groupe 1 :

Le mythe d'Œdipe, disent les membres de ce groupe, nous fait penser à d'autres mythes des enfants abandonnés, et nous en tirons les leçons suivantes :

- Moïse est un enfant abandonné et recueilli. Romulus et Remus, fondateurs de Rome, Joseph, l'Hébreux vendu par ses frères, ce sont là aussi des enfants abandonnés. Joseph est vendu par ses frères en Egypte. Dans tous les cas, ces enfants finissent par réussir. Ils deviennent de grandes personnes au service du bonheur communautaire. Cela veut dire qu'il ne faut pas désespérer des enfants. Il faut toujours leur inculquer l'idée que tout est possible. Le mythe forge un caractère de lutte et d'espoir. Il est vraiment un impulsEUR d'énergie. Si l'énergie, c'est *la force domptée pour une fin*, comme a dit le formateur, il faut que chaque jeune mobilise en lui l'énergie pour réussir, pour croire en l'avenir, pour se dépasser en saisissant les opportunités qui s'offrent dans la vie. Mais il faut avoir un projet, développer l'intelligence et se battre

pour une cause. Moïse a compris cela. Joseph aussi. Au Congo, on peut, par les récits mythiques, construire le projet d'un Congo uni contre les divisions ethniques. Et on peut unir les ethnies en les étudiant et en découvrant leur richesse. Ou on peut lutter contre les tyrannies de l'Etat.

- Les mythes des enfants abandonnés indiquent aussi une autre énergie : l'enfant doit être accueilli dans la société. Tel est le cas de Moïse et Œdipe, même de Joseph, qui sont élevés dans la cour royale alors qu'ils ont été ramassés. Comme pour dire que c'est la société qui a la responsabilité de leur ouvrir les voies de la vie. On ne peut pas laisser se développer les phénomènes des enfants abandonnés comme les « Kuluna » à Kinshasa et le « Maïbobo » à Goma. Ils deviennent des délinquants et, à la longue, des citoyens dangereux, nuisibles aussi bien à eux-mêmes qu'à leurs concitoyens. Par conséquent, l'Etat doit créer des institutions éducatives pour eux et des familles peuvent les adopter et leur donner la chance de réussir. Œdipe-Roi, Joseph Chef sont le symbole d'une société en devoir d'accueillir et de promouvoir les enfants de façon intégrale et intégrante ».

Groupe 2 :

« Nous avons découvert ceci, dans les mythes d'Œdipe, d'Isis et Osiris :

- Se crever les yeux, comme Œdipe, c'est accepter de transmettre le pouvoir politique aux générations montantes en leur laissant le sens des valeurs devant fonder une société.
- La plus grande de ces valeurs, c'est d'être responsable de soi et des autres. Quand on est chef, on doit créer les conditions de bonheur. On ne peut pas être la cause des malheurs et des souffrances tout en s'innocentant. Ce serait de l'inconscience pure et simple.
- En Afrique et au Congo, on n'est curieusement pas loin de cette réalité aussi bien dans le domaine social, politique qu'économique. Les souffrances, les misères sont le lot des populations, au vu et au su des gouvernants. »

Groupe 3 :

« Quand on lit le mythe d'Œdipe et celui d'Isis et Osiris, on comprend qu'il faut être positif dans la vie et chercher à développer l'imaginaire positif. Chez nous, nous travaillons avec beaucoup de souvenirs négatifs sans nous organiser pour sortir de la logique de la faiblesse. Ce n'est pas ce que fait Isis ou Horus. Isis veut résoudre le problème de l'humiliation infligée à son mari ; elle affronte le tyran. Horus détruit la tyrannie et restaure la concorde et le bonheur communautaire. Les deux ne s'enferment pas dans les meurtrissures et les blessures. Au Congo, nous devons nous poser la question de savoir ce que nous faisons de nos meurtrissures. Le mythe ne dit jamais les récriminations d'Œdipe d'avoir été un enfant abandonné. Il en est de même du mythe biblique de Joseph. A la vue de ses frères, Joseph aurait dû les emprisonner. Mais il ne le fait pas. Le mythe veut nous dire que nous devons contre mauvaise fortune faire bon cœur. Joseph n'aurait jamais été chef s'il n'avait pas été vendu ; de même Œdipe ne serait pas devenu roi s'il n'avait été jeté et ramassé. On ne doit pas rester tout le temps à pleurer pour avoir souffert. Si nous ne réussissons pas, crevons-nous les yeux – il s'agit d'un symbole – et laissons les autres faire ce que nous n'avons pas pu. C'est avec ce formatage de confiance et de puissance que nous devons regarder l'avenir. Jamais Nelson Mandela n'a parlé de ses souffrances en prison, de son expérience traumatique. Jamais il n'a voulu arracher les terres aux Blancs comme Mugabe l'a fait au Zimbabwe. La logique déterminée par les souffrances endurées ne peut permettre de bâtir un pays émergent. Mandela est devenu un mythe pour les jeunes. Au terme de son mandat, il n'avait pas besoin de se crever les yeux puisqu'il avait bien fait son travail et avait accepté de léguer le pouvoir aux jeunes. Pour nous jeunes, cela veut dire que nous devons changer l'Etat et l'exercice du pouvoir. Ce travail, nous le ferons ou d'autres nous forceront à le faire. Il faut donc que nous entrons dans le mythe d'intelligence d'un Congo nouveau. »

Groupe 4 :

« Nous avons travaillé sur les mythes comme vecteurs des valeurs. Pour nous, il y a les valeurs de la famille : c'est dans la chaleur de l'accueil familial que l'enfant doit être et pas dehors. Il y a aussi les valeurs de l'Etat : l'Etat doit assurer protection et sécurité aux citoyens, sous peine de perdre son sens. Il doit créer des institutions de régulation des mœurs au sein de la société. Il y a une valeur essentielle que l'on ne doit pas oublier : l'interdit de l'inceste. Il est au fondement de la civilisation : il y a le père, il y a la mère et il y a l'enfant, dans une structure triangulaire où des règles strictes sur la sexualité doivent être édictées. Cela veut dire qu'une société humaine ne doit pas laisser la sexualité s'exercer n'importe comment. On doit l'organiser avec des institutions, avec des lois. Celui qui transgresse les lois met le chaos dans la communauté. C'est cela qu'Œdipe a fait, même inconsciemment, et la logique du chaos s'est déclenchée. Mais derrière l'inceste, il y a la violence, le meurtre, la destruction de l'ordre. Pour sortir de la violence due à l'inceste, les psychanalystes et les anthropologues disent qu'il faut élargir le champ des relations des liens matrimoniaux. C'est la loi de l'exogamie. On peut l'interpréter aujourd'hui comme l'obligation de sortir du champ de son clan et de sa tribu pour aller épouser les femmes ailleurs. Le symbole est clair : l'homme doit élargir le champ de ses relations de vie vers l'horizon le plus vaste possible, au-delà de l'ethnie. C'est donc l'ouverture aux autres qui constitue une garantie de l'ordre au sein de la société. La fermeture sur soi entraîne plutôt le chaos. C'est là une leçon importante pour nos pays en proie aux discriminations de tous genres. »

Nous avons vu dans le mythe d'Œdipe un autre point important : En se crevant les yeux, Œdipe impose à l'humanité la lutte contre l'ignorance. Nul n'est censé ignorer la loi, c'est-à-dire nul ne peut prétendre ignorer les bases de l'humanité. Nous nous cachons derrière l'ignorance. C'est la logique contre laquelle Œdipe lutte : il aurait dû savoir que celle qu'il a épousée était sa mère et celui qu'il a tué, son père. La société, où qu'elle soit, doit être une société de connaissance, par toutes les voies, visibles ou occultes. Nous

n'avons aucune raison de ne pas savoir que celui que nous discriminons est l'autre nous-même ! Dans notre contexte actuel, si on va le plus loin possible dans l'interprétation du mythe d'Œdipe, on ne devrait plus se marier au sein de sa propre tribu. Le mythe d'Œdipe, c'est la révélation du rôle des échanges. Ce n'est pas seulement de l'ordre de la régulation de l'érotisme. S'enfermer en soi, fermer les frontières de son ethnie, sans se donner la possibilité d'avoir du sang nouveau, c'est se condamner à disparaître. Œdipe, ce mythe veut dire une chose importante : « cherche la femme, le collaborateur en dehors du champ de ta famille, de ton clan de ta tribu. » La faiblesse du Congo, c'est de n'avoir pas compris le sens complet du complexe d'Œdipe comme grand symbole social. Tuer son père, comme l'a dit le formateur, c'est tuer la famille comme lieu d'enfermement pour s'ouvrir au monde comme lieu d'accomplissement. C'est naître de nouveau au vaste monde des sagesse et des mythes universels. »

Avec toutes ces interprétations, on voit la richesse des mythes et la pluralité de leurs horizons de sagesse. On saisit surtout tout le limon éducatif dont les anciens récits-forces sont dotés et toutes les leçons de vie qu'ils portent ici et maintenant.

Parlons maintenant du plus vieux mythe de l'humanité⁴ : celui de Gilgamesh, qui « date de plus de quatre mille ans et a été produit dans la civilisation sumérienne, en Mésopotamie ancienne. » L'économiste tchèque, Toma Sedlacek, qui a consacré à ce mythe une analyse pertinente et profonde, en a mis en lumière l'enjeu le plus décisif : le sens anthropologique de l'économie.

Dans ce récit, on voit la construction économique de l'humain se faire dans une dynamique où ce que nous appelons économie aujourd'hui s'ancre. Dans le tuf de cette anthropologie, le côté divin de l'homme et la sauvagerie de sa nature animale se conjoignent. Cette imbrication du divin et du sauvage conduit à une logique d'amitié particulière que l'on doit considérer comme inhérente à la tessiture ontologique de l'*homo economicus* : la logique de l'amitié créative. Gilgamesh, héros bâtisseur des murs autour de la Ville d'Uruk est, dans le mythe, dieu à trois quarts et il est à un quart humain. Enkidu, son sauvage adversaire qui deviendra son ami en s'humanisant, révèle une autre dimension de l'anthropologie économique : la fougue d'instincts indomptables que l'humain doit pourtant dompter. Dans le mythe, Enkidu meurt et sa mort fait découvrir à Gilgamesh la finitude de l'être humain. Gilgamesh ne peut pas se résoudre à accepter cette finitude et il se met à la recherche de l'immortalité. Sa tentative n'aboutira pas, mais ce qu'il a découvert dans son amitié avec l'être sauvage et dompté Enkidu restera à jamais un héritage pour l'humanité : malgré la finitude, l'homme est lutte permanente pour vaincre sa situation existentielle par l'amitié, la coopération qui change le monde.

Au cœur du mythe, ce changement repose sur le travail. Celui-ci est présenté d'abord comme une œuvre imposé par un tyran à trois quarts divin, Gilgamesh, qui veut réduire les hommes en « robots humanoïdes ». Ces robots, le tyran Gilgamesh les contraint par sa domination féroce à produire toujours plus, sans repos, dans un

⁴ Je reprends ici les considérations contenues dans mon livre : *Pour l'économie du bonheur partagé, Construire une société heureuse*, Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014.

magma d'un rendement toujours plus vaste pour que le mur soit construit autour de la ville qui devient ainsi espace de sécurité. Mais quelque chose d'autre va se produire : l'amitié entre Gilgamesh et le sauvage Enkidu, dans un projet exemplaire d'action commune, conduit à mettre au centre du travail l'impératif de collégialité, de coopération, dynamiques « utiles à la société et aux entreprises ». Depuis lors, on sait que « les gens travaillent mieux et plus vite s'ils s'entendent au niveau humain et s'accordent mutuellement ». Plus important encore, le mythe affirme que le travail mené ensemble conduit à un projet de changer le monde et de s'enrichir. Changer le monde, c'est le projet de Gilgamesh et Enkidu qui vont dans la forêt des cèdres pour tuer le démon Humbaba, gardien de la forêt, afin d'abattre le bois précieux, base pour « acquérir (...) une grande richesse, à laquelle le héros a droit ».

L'enjeu de toute cette histoire, c'est la naissance de l'humain et de la civilisation, la naissance des forces qui se protègent de la nature et aménagent l'espace de vie commune par une coopération dans un milieu artificiel créé par l'homme : la ville. C'est dans cet enjeu que s'inscrit le sens de l'économie dans le mythe : l'homme allie le divin et la bête pour se construire une civilisation de la sécurité.

Nous sommes là au cœur du problème qui dominera toute l'histoire de la réflexion humaine sur l'économie. Ce problème est un problème fondateur et le mythe qui l'exprime est un mythe fondateur de l'humanité occidentale. Gilgamesh est en effet l'expression d'une préoccupation de type anthropologique dont le débat économique ne sera jamais délesté dans l'histoire humaine : la relation entre le bien et le mal, entre le monde des valeurs d'humanité et le monde des antivaleurs.

Si on perçoit le monde à la lumière de cette préoccupation du bien et du mal, on ne peut pas ne pas voir que l'Afrique actuelle est confrontée à ce problème. Son économie est, en profondeur, une économie du mal et l'orientation de son avenir ne peut être qu'une lutte pour l'économie du bien, fondée sur une anthropologie du bien. Toute l'éducation africaine devrait alors être l'éducation à la connaissance du bien, à l'organisation du bien, à la gestion du bien non pas seulement à l'échelle de la vie humaine, mais à l'échelle des institutions. Le mythe de Gilgamesh devient ici un mythe d'une bouleversante actualité : celui de l'invention d'un esprit de

coopération entre toutes les nations africaines pour construire une destinée de grandeur. Les guerres y deviennent absurdes, les violences obsolètes, les identités de destruction complètement archaïques. Une seule chose compte alors : la quête d'une immortalité dont le nom ici est développement durable, sens d'une unité du continent fondée sur les forces du bien. En langage de notre temps, nous sommes au cœur du plus beau mythe pour notre continent : le panafricanisme comme vérité économique, politique et culturelle.

J'ai parlé de Gilgamesh avec des jeunes universitaires dans un grand espace gastronomique de Kinshasa : *Planète G.*, au centre de la ville, dans la belle et magnifique commune de la Gombe. Je les avais invités pour une discussion autour de mon livre, *L'économie du bonheur partagé*, d'où est tiré le texte que vous venez de lire. Ils m'ont dit que c'est dans ce livre qu'ils découvraient pour la première fois le mythe de Gilgamesh, avec une attention particulière, comme une étrange histoire à l'aube de l'humanité. Devant leurs esprits vierges de toute connaissance d'un tel mythe, j'ai posé la question de savoir ce qui les frappait le plus et qui avait un contenu et un sens pour la société aujourd'hui.

- *Moi je suis frappé par l'idée que la coopération est meilleure que la compétition.*
- *Pourquoi ?*
- *Parce que la société congolaise est polluée par le principe de la violence compétitive. On ne construit pas un ordre social heureux dans la violence. Depuis le génocide au Rwanda et les guerres qui se répètent sur notre territoire, la violence a tué l'humanité en l'homme congolais. Nous devons apprendre l'humanité et j'ai découvert dans le mythe les mécanismes pour construire une société humaine.*

J'ai voulu savoir ce qu'il fallait entendre par l'humanité dans le sens du mythe. L'étudiant m'a répondu :

- *L'humanité, c'est ce que Gilgamesh a de meilleur.*
- *C'est-à-dire ?*
- *C'est-à-dire qu'il faut le travail pour changer le monde et lui imposer un ordre de civilisation. Gilgamesh fait construire la ville.*
- *Mais à quel prix ?*
- *Justement, il devient humain quand il comprend qu'on ne doit pas construire la ville par la dictature, l'oppression et l'écrasement des faibles et des petits, mais par la coopération. On dirait qu'il découvre les valeurs de*

compassion, d'empathie, de collaboration. Il va même jusqu'à intégrer le sauvage Enkidu dans les valeurs d'amitié. Je pense que c'est cela l'humanité, mais pas la corruption et l'indifférence au sort de la nation, comme c'est le cas au Congo maintenant.

Un autre étudiant intervint pour dire :

- *Moi, ce qui me frappe, c'est le fait que Gilgamesh, Enkidu et Humbaba représentent l'être humain. L'humanité, ce sont les trois, ensemble. C'est-à-dire : le divin, le sauvage et le démoniaque. On retrouve tout cela dans la société et c'est à partir de la conscience de tout cela qu'on peut lutter pour bâtir une autre société. Je pense que le mythe donne ici une bonne idée de la politique. La vraie politique, c'est la lutte contre Humbaba dans l'amitié entre Gilgamesh et Enkidu.*

Une voix lui rétorque :

- *Mais le mythe ne dit pas que Gilgamesh est un politicien.*
- *Il dit plus : il montre que le travail commun de construction d'un ordre de civilisation est de l'ordre d'une coopération civile, avec l'effort de tout le monde. C'est la politique comme force communautaire.*

Un autre son de cloche vint du côté d'un autre étudiant :

- *Moi, c'est l'idée de l'immortalité qui me frappe. Elle est métaphysique mais elle est très concrète. Elle signifie que l'humanité et la politique sont des luttes contre la mort. C'est fondamental. Gilgamesh n'atteint pas l'immortalité mais on peut penser qu'il nous donne, en cela, l'idée que la vie c'est le combat contre les conditions sociales de mort. Vivre, c'est agir contre les conditions sociales de mort, comme si on devait toujours viser l'immortalité. Bien sûr nous sommes mortels, mais la lutte contre la mort sous toutes ses formes est notre devoir. L'éthique de la lutte contre la mort est le cœur du mythe de Gilgamesh. Tout ce qui est expérience de mort (la misère, la souffrance, la guerre, les dictatures, les inégalités), il faut le détruire, le vaincre, le juguler. On n'est humain que dans la mesure où on est dans ce combat, où on l'incarne dans sa vie. Gilgamesh est le symbole de ce combat.*

Un autre étudiant ajouta :

- *Je crois qu'il est bon de penser aussi l'immortalité non pas en termes individuels, mais en termes communautaires, comme construction d'une nation, du destin national qui doit durer éternellement, sur la base des valeurs. L'immortalité serait ici l'invention de l'âme de la nation, une substance éthique qui passerait de génération en génération. Dans cette perspective, le Congo, par exemple, serait immortelle par rapport au destin mortel de chaque Congolais. Il y aurait là une trame éthique qui serait le Congo éternel. Pour le moment, je n'ai pas rencontré de compatriotes qui pensent le Congo en termes de valeurs éternelles à incarner et à défendre. Nous vivons le Congo au jour le jour et ce n'est la vie au jour le jour qui devient une civilisation. Gilgamesh voulait une civilisation et il a compris qu'il n'y a pas de civilisation sans immortalité, non pas des dispositifs institutionnels, mais de l'idée nationale comme richesse éthique pour enrichir le monde vu lui aussi comme quelque chose de moralement éternel. Si les idées comme la liberté, le bonheur communautaire, la grandeur, la puissance d'être et la dignité pouvaient devenir notre être immortel de génération en génération, nous serions alors à la hauteur du mythe, en pensée, en parole et par action. Quand je pense à Lumumba, je crois qu'il est notre mythe de ces valeurs éternelles.*

La discussion continua dans l'éclat des pensées et des rêves. A la fin du repas, comme pour conclure un débat chaud mais fort utile, un des étudiants, qui avait peu parlé pendant la discussion, prit la parole pour dire :

- *Monsieur, vous avez insisté dans votre livre sur le fait que le mythe de Gilgamesh est le premier récit mythique de l'humanité et vous avez affirmé que c'est un récit-force. Moi je crois que sa force est qu'il est une énergie de connaissance de l'homme comme homme capable de l'économie et de la politique dans leur principe d'humanité. On doit l'enseigner dans le cours d'anthropologie économique et politique : il fonde l'humain, dans tous les sens du terme. L'humain comme*

lutte entre le bien et le mal. Mais peut-on parler du bien et du mal sans parler de la religion ? J'ai vu dans ce mythe une vision religieuse du monde, où le rapport à l'au-delà forge l'homme : Humbaba est l'incarnation du principe transcendant du mal et la civilisation ne se crée que contre ce principe transcendant dans ses incarnations concrètes. De même, l'immortalité que cherche Gilgamesh ouvre le champ d'un au-delà que l'humanité doit toujours présupposer dans ses actions d'humanité. Enkidu, le sauvage, doit devenir humain. Quand je vois la manière dont les religions pullulent dans notre pays sans une connaissance réelle ni du divin, ni du sauvage ni du démoniaque dans leurs énergies intimes de lutte pour l'humanisation, je me dis ; « vivement l'heure où l'on devra raconter à tous les jeunes de notre pays le beau mythe de Gilgamesh, fondement de la connaissance de l'humain ». La religion est devenue manipulation des consciences, escroquerie généralisée et exploitation de la misère et de la crédulité populaires, au lieu d'être quête de la victoire du bien sur le mal, grâce à la construction des institutions de civilisation.

Je répondis au jeune homme : « *Tu n'es pas loin du royaume de Dieu* ». Les éclats de rire des convives mirent fin au repas. La nuit tombait sur Kinshasa et les lumières du boulevard chantaient dans nos cœurs.

- « *Trop beaux pour être vrais, tes dialogues avec les jeunes* », m'a dit la professeure Anastasie Masanga Maponda qui a relu le manuscrit de ce livre.

Je répondis :

- Le dialogue n'a de sens qu'illuminé par l'esthétique du verbe, dans des réarrangements littéraires qui visent le fond éclatant des choses. On le réinvente ainsi comme vérité et comme pouvoir de vie. Il acquiert alors la splendeur et la fécondité à la hauteur du mythe, comme chez Platon, dans les temps antiques et chez Valentin Yves Mudimbe, pour notre temps.

J'aimerais maintenant me tourner vers un autre mythe qui aborde un problème crucial pour l'humanité : le problème de la connaissance, du savoir, des sciences et du sens à leur donner. La Grèce antique a posé ce problème dans un mythe sublime, celui de *Dédale et Icare*. Ici, je scrute ce mythe en lien avec la condition désastreuse des institutions de formation et d'enseignement supérieur en Afrique, milieu où l'étude du destin de Dédale et d'Icare peut servir de levier pour inventer l'Afrique nouvelle.

Comme tout récit fondateur du destin d'un peuple, ce mythe a des articulations complexes et une immense puissance de signification. Nous n'en retenons ici que sa dimension essentielle qui éclaire le destin du savoir en Occident.

De quoi s'agit-il ? Lorsque les Anciens racontaient l'histoire de Dédale, ils l'intégraient toujours dans l'espace de vastes conflits où s'affrontaient des puissances métaphysiques monstrueuses, des divinités terribles et d'horribles forces souterraines dont le destin porte tragiquement le sort de l'humanité.

Dédale est un ingénieur qui s'infiltré dans ces conflits des dieux pour y donner une place à l'être humain, lui assurer une existence fragile et problématique.

Dans une superbe et succulente reconstruction intellectuelle du mythe, Jacques Attali raconte la destinée du roi Minos de Crète dont la vie fut profondément liée au génie de Dédale⁵.

Voici ce qu'il en dit, reprenant les grandes voix des épopées antiques et des grands tragiques grecs :

« Fils oublié de Zeus, Dieu des dieux, et d'Europe, la « sombre » fille du souverain phénicien Agénor, Minos fut adopté par

⁵ Jacques Attali, *Chemins de sagesse. Traité du labyrinthe*, Paris, Fayard, 1996. Je reprends ici une section de mon livre écrit en collaboration avec Jean-Blaise Kenmogne : *Manifeste pour l'université de la renaissance africaine*, Bandjoun, Presses de l'Université Evangélique du Cameroun, 2011.

un roi de Crète, Astéricus, lorsque celui-ci épousa sa mère. Ayant à son tour accédé au trône de Crète, Minos épousa Pasiphaé, la « toute lumière », qui lui donna quatre filles (Ariane, Phèdre, Akakallis, Xénodiké) et quatre fils (Gaukos, Katreus, Deukalion, Androgeos).

« La vie au palais de Cnossos fut paisible aussi longtemps que Minos put satisfaire à la requête annuelle du frère de Zeus, Poséidon, dieu de la mer dont dépendait la prospérité de l'île ; il réclamait en sacrifice des taureaux toujours plus magnifiques. Quand Minos ne trouva plus sur les îles environnantes de bêtes assez belles pour mériter d'être sacrifiées au dieu nourricier, il demanda à Poséidon de fournir lui-même la victime. Accédant à sa demande, le dieu fit surgir des flots, sur les rivages de Crète, un taureau si imposant, si immaculé, si somptueux que Minos ne se sentit pas le cœur à le sacrifier. Rendu furieux par cette ingratitude, Poséidon résolut de se venger du roi parjure en lui prenant ce qu'il avait de plus cher. S'incarnant dans l'animal qu'il venait de créer, le dieu des mers charma Pasiphaé, la femme de Minos.

« Lorsque séduite, elle résolut de lui céder, la reine sollicita le concours d'un étrange ingénieur grec, Dédale, inventeur de l'équerre, réfugié à Cnossos depuis qu'il avait assassiné à Athènes son génial élève, Talos, pour s'approprier ses inventions du compas et de la scie. Afin de satisfaire la reine infidèle, l'astucieux criminel imagina une vache de cuir et de bois dans laquelle Pasiphaé pût se glisser.

« Poséidon posséda l'épouse de son ennemi. De leur union naquit une chimère à corps d'homme et à tête de taureau qu'on nomma le Minotaure ».

« Lorsque le roi Minos apprit son existence, il s'abstint de punir la reine ou Dédale, afin d'éviter le scandale. A moins qu'il n'eût compris que la malédiction prenait sa source dans son propre parjure. Comme dans le pays n'existait encore aucune prison, Minos fit construire par Dédale un labyrinthe monumental sur le modèle du tombeau de Mendès, un roi d'Égypte qui venait justement de se faire enterrer à l'abri d'un enchevêtrement de corridors. Il y enferma le Minotaure. »

Avant de continuer avec le récit mythique, il vaut la peine de noter dès maintenant quelques points saillants qui concernent le savoir et la conception que le mythe s'en fait.

Il y a d'abord l'imbrication conflictuelle et la violence des rapports entre le monde divin et le monde humain. Cet élément est important car il montre sur quel socle le savoir est bâti dès le commencement en Occident. C'est une dynamique de connaissance dont l'enjeu important est la lutte, la dialectique des tensions et des antagonismes entre les forces invisibles et le monde des mortels.

Dédale est, d'entrée de jeu, le maître de ce savoir humain, de ses inventions endogènes comme de ses emprunts auprès d'autres peuples, l'Égypte en l'occurrence, dont il est bon de rappeler ici qu'elle est la source et la matrice du savoir africain et grec.

Dédale incarne le génie des Hommes face aux mondes invisibles et aux terribles puissances du monde visible :

- Les forces d'en haut qu'il soutient dans leur visée de vengeance sur les mortels ;
- les puissances d'en bas qu'il enferme dans l'espace inextricable du labyrinthe où elles deviennent de terribles monstres, des redoutables molochs dans les profondeurs maléfiques ;
- les énergies des personnes et des sociétés humaines qu'il aide à entrer en relation avec le monde des dieux comme avec le monde souterrain des forces destructrices.

Lieu du conflit avec les dieux, le savoir est placé dans la proximité du monstre. Il contribue à sa connaissance et se place dans son orbite. Cette proximité est significative : elle est révélatrice de toutes les menaces dont la possession de la connaissance par l'homme est grosse. On ne doit pas le croire innocent et pur dans ses inventions comme dans ses emprunts essentiels. Il a aussi le mal pour enjeu : la distorsion de la réalité, l'introduction du monstre en elle par le lien intrinsèque qu'il établit entre le corps de l'homme et le corps de l'animal dans la figure du Minotaure, « une chimère à corps d'homme et à tête de taureau ».

Un autre fait frappe l'attention dès le départ : le lien entre la dynamique du savoir et la dynamique du crime. Dédale est un criminel et son crime a pour enjeu l'augmentation de son savoir ; comme si, dans la pulsation même de sa quête de la connaissance, se lovait déjà le serpent d'une puissance destructrice.

Ces éléments que nous venons de mettre en lumière sont des forces structurantes du savoir en Occident. Ils doivent, en tant que tels, être pris en compte dans l'intelligence que nous avons des principes et des enjeux des connaissances dans la vision occidentale des choses.

Sans une perception claire de ces enjeux, nous ne pouvons absolument pas comprendre les bases de l'orientation que l'institutionnalisation de la quête du savoir dans les Universités signifiera dans l'histoire des peuples d'Occident.

Pour nous Africains se pose, en effet, un problème de fond que cette partie du mythe met en lumière concernant la production et l'organisation du savoir dans la société.

Dans la mesure où nous participons profondément au destin du monde occidental depuis l'aube de nos temps modernes, nous avons à interroger clairement les principes de connaissance qui irriguent l'esprit du savoir en Occident. Nous devons le faire tant du point de vue de ce que nous avons à en intérioriser comme énergie de vie que du point de vue de ce que nous devons en transformer comme substance de manière utile.

Nos interrogations concernent d'abord l'essence même de la connaissance quand celle-ci a pour principe la violence et le conflit avec le monde invisible, comme c'est le cas en Occident. Les bases métaphysiques qui portent la recherche et la conquête du savoir en Occident doivent-elles être reprises comme socle chez nous ou devons-nous, dans les canons mêmes de la quête des connaissances, chercher une autre fondation pour donner une orientation nouvelle à notre volonté de comprendre le réel, d'en déchiffrer les mystères, d'en fixer des repères pour une vie dont les axes essentiels puissent être d'une substance moins conflictuelle et moins violente ?

Que nous le voulions ou non, nous ne pouvons pas aujourd'hui faire l'économie de cette interrogation dans la production des connaissances au sein de nos institutions de formation. Nous ne pouvons pas ne pas sentir que, dans les bases mythiques les plus prégnantes pour la conscience occidentale, un souffle pour un questionnement en profondeur nous soulève afin d'articuler nos propres bases mythiques, de penser autrement l'avenir de nos productions de connaissances, de notre organisation du savoir, du partage de nos trésors intellectuels ainsi que de l'élaboration des théories pour comprendre la réalité et en éclairer les méandres de génération en génération.

Les premières questions ainsi posées, continuons notre lecture du mythe de Dédale.

Au moment où il enferme le minotaure dans le labyrinthe, *« une autre douleur vint frapper le roi crétois : un de ses fils, Androgée, fut tué à Athènes, ville soumise à la toute-puissante Crète, précisément par un taureau. En guise de représailles, Minos, exigea d'Egée, roi d'Athènes, qu'il lui livrerait, chaque neuvième année, sept jeunes hommes et sept jeunes filles. Le roi crétois envoyait ces victimes émissaires dans le labyrinthe où le Minotaure, mi-taureau, mi-homme, vengeance le meurtre d'un homme par un taureau, accomplissait le sacrifice en mettant les adolescents en pièces. »*

« A la veille du troisième repas sacrificiel, Thésée, fils longtemps ignoré du roi d'Athènes, décida de se livrer lui-même au monstre pour tenter de le tuer et d'en finir avec le tribut sanglant. Il promit à Egée, son père, s'il revenait sauf, de hisser une voile blanche au mât de son bateau. »

« A peine arrivé en Crète avec les treize autres jeunes Athéniens sélectionnés pour le sacrifice, Thésée séduisit Ariane, une des filles de Minos et de Pasiphaé. Elle aussi conseillée par Dédale, la jeune princesse remit à son amant un fil magique, censé le guider à travers le labyrinthe, et une boule de cire à jeter dans la gueule du Minotaure. Ainsi équipé, Thésée entra, s'avança, tua le monstre et ressortit vivant du labyrinthe, rembobinant le fil magique, sauvant les victimes désignées, violant ainsi le pacte sacrificiel accepté par Athènes. Sans attendre d'être rattrapé par Minos, courroucé d'être privé de sa vengeance réparatrice, Thésée s'enfuit à tous voiles avec les autres Athéniens, Ariane et sa jeune sœur Phèdre, vers l'île de Naxos. Là, ayant loin derrière lui les galères de Minos, il séduisit Phèdre et abandonna Ariane, que le dieu Dionysos consola en la transformant en constellation d'étoiles. Thésée reprit bientôt la mer pour l'île de Délos où il fêta sa liberté recouvrée en inventant la danse, à la fois chemin, procession et transe, sur le modèle du labyrinthe. »

Il faut laisser de côté les péripéties des amours folles de nos personnages enchantés pour nous concentrer sur notre propre fil d'Ariane : le savoir et ses enjeux.

On est toujours dans la même quête de puissance. On est toujours dans la même violence qui constitue l'atmosphère, le cadre et le souffle même du mythe.

Partout règne l'odeur du sang, l'ombre lourde et terrible des dieux et des monstres souterrains dont l'homme est au cœur des exigences. Les sacrifices humains sont là et ils s'empilent toujours comme moteur des conflits et des antagonismes sociaux.

Nous avons déjà dit que cette puissance de la violence et du mal est significative. Nous devons ajouter ici qu'elle éclaire un autre caractère essentiel du savoir : son instrumentalisation dans le sens du bien comme dans le sens du mal, son ambivalence originelle. Dédale est au service de qui sollicite son savoir. Il semble aller, sans état d'âme, dans un sens comme dans un autre. Le mythe n'émet aucun jugement de valeur sur ce qu'il fait. Il nous le montre tel qu'il est, inventeur ici d'un chemin nouveau pour sortir du labyrinthe, exactement comme il avait aidé la reine Pasiphaé à se donner au dieu Poséidon, père du terrible monstre qu'est le Minotaure.

Pour nous, Africains d'aujourd'hui, ce problème de l'ambivalence du savoir humain dans ses dimensions techniques est décisif pour la libération de nos propres dynamiques de connaissance. Dans la mesure où l'on a l'impression ici que l'ordre de la quête intellectuelle et scientifique est indépendant des principes éthiques de base qui doivent fonder les relations humaines, il y a véritablement problème pour notre continent. Un problème de fond, que nous pouvons ainsi formuler : l'orientation éthique de l'existence, les valeurs fondatrices du lien social comme champ de solidarité paisible, sont-elles partie intégrante de l'essence humaine ou ne s'agit-il que d'illusions naïves dans un monde gouverné par des passions mortelles et des violences irréductibles ? Devons-nous considérer la question du bien comme une question inhérente à l'avènement de l'humain et à la recherche intellectuelle ou nous faut-il nous résoudre à croire qu'elle n'a rien à voir avec la dynamique scientifique dont le destin est d'être

à jamais neutre ou ambivalente ? Faut-il accepter comme une donnée immédiate de la conscience le fait même du fossé entre esprit scientifique et recherche morale ou convient-il, envers et contre tout, d'enraciner le savoir dans l'exigence du développement éthique de l'humanité ? Même si certains ont tendance à relativiser ce type d'interrogation en déclarant que l'autonomie de la conquête du savoir est simplement relative et qu'une confrontation avec l'éthique a toujours été nécessaire pour guider la vie intellectuelle dans le monde moderne, n'y a-t-il pas dans l'élément d'ambivalence mis en lumière par le mythe de Dédale une base pour une réflexion essentielle de l'Afrique concernant son propre destin intellectuel et scientifique ?

Dans la mesure où, aux fins fonds des profondeurs mythiques des connaissances, se dresse ainsi la question éthique dans ses harmoniques incontournables, il s'agit aujourd'hui de savoir si notre continent a la possibilité et les capacités de proposer des bases pour une sagesse qui guide les conquêtes de l'homme dans sa maîtrise scientifique du réel ou non.

Nous pensons ici au mot du pape Jean Paul II concernant notre société contemporaine. « Un grand défi est proposé à l'homme, écrit-il : celui de perfectionner tout ce qui est créé, que ce soit lui-même ou le monde ».⁶

L'Afrique a-t-elle une contribution particulière à apporter dans cette immense tâche morale, spirituelle et scientifique du perfectionnement du monde et de l'humanité ? Cette question se pose à notre réflexion africaine sur nos systèmes de production de connaissances : notre éthique du savoir.

⁶ Jean Paul II, *Entrez dans l'espérance*, Paris, Plon-Mame, 1994, p.49.

Nous aimerions maintenant faire un pas de plus dans la réflexion et changer de fusil d'épaule dans l'interprétation du mythe.

Si l'on adopte un point de vue plus positif et plus sensible aux harmoniques fructueuses des réalités, on peut dire que le plus important dans la mythologie antique ne réside pas dans l'ambivalence du savoir que je viens de mettre en lumière. Si le savoir est lié à la puissance, il s'agit, en fait, de la puissance d'affirmer l'homme dans son être créateur et dans son pouvoir sur les forces qui soumettent l'humanité à leur domination nuisible, à leur énergie destructrice. Les forces de mise en esclave des esprits qu'elles paralysent et accoutument à l'inacceptable.

Thésée représente alors la force de rupture avec la soumission, avec le conformisme social, avec l'acceptation de la fatalité, avec le défaitisme. Il se révolte. Et sa révolte est liberté, affirmation de la liberté radicale de l'être qui puise en lui-même le pouvoir d'affronter le monstre.

Lié à la fougue de la liberté, le savoir devient libérateur. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre l'aide que Dédale apporte à Thésée. Cette orientation libératrice est importante, car elle inscrit le mythe dans le sens d'une anthropologie de l'invention et de la créativité. Avec pour visée l'édification de l'être humain comme pouvoir d'engagement éthique pour la liberté individuelle. La liberté de la personne qui se pose face à la communauté et à la tradition afin de briser les tabous, même les plus sacrés. On comprend ici qu'il n'y a de sacré que l'être humain, qu'il n'y a d'absolu que son souci d'être et de vivre libre. D'être, en fait, libéré de tous les monstres auxquels sa société sacrifie même les meilleurs de ses propres enfants.

Mais on peut aussi considérer ces monstres comme les arcanes internes à la personne humaine elle-même. Dans cette perspective, c'est de la libération de soi qu'il s'agit. De l'affirmation de soi comme être libre. Pleinement libre. Le savoir est alors la capacité d'inventer

les voies de la construction individuelle et sociale de cette liberté. C'est là son enjeu. Et l'on peut dire que Dédale y joue bien son jeu.

Il est clair ici que le savoir est bel et bien le fil d'Ariane, ou plutôt le fil de la liberté réellement libératrice, de sa puissance capable de créer des êtres susceptibles d'affronter et de vaincre les monstres, au nom d'une grande cause commune : la cause du bonheur, de la paix et de la tranquillité sereine.

Si Thésée fête la victoire par l'intervention de la danse, c'est bel et bien le signe que le règne qu'il instaure en tuant le Minotaure est le règne du bonheur : l'ère de l'épanouissement de la société et des individus dans leur vitalité créatrice foncière.

Ici, nous atteignons le nerf du mythe : sa réorganisation autour de la figure de Thésée comme centre d'une certaine idée du savoir. De notre point de vue, nous croyons que cette modulation joyeuse de la figure du vainqueur du Minotaure marque une grande étape dans la conscience humaine où le vrai sacrifice est celui qui conduit à se libérer du monstre, à libérer les êtres et la société de leurs monstres pour que s'instaurent les possibilités du bonheur.

On voit tout de suite ici ce que le mythe de Dédale a comme enjeu pour la production et l'organisation des connaissances dans la société africaine : l'instauration du règne éthique de la liberté et du bonheur partagé.

Nous tenons ce point pour la fibre la plus sensible du problème du savoir humain tel que l'Occident nous le pose et nous le donne comme héritage dans notre aujourd'hui africain.

Si la quête et la conquête du savoir ont pour enjeu la liberté et le bonheur partagé, n'y a-t-il pas dans le destin d'esclave, de colonisé et de néo-colonisé que chaque Africain éprouve dans sa mémoire vitale ou dans son être actuel un vrai problème d'orientation à donner à ses recherches intellectuelles et scientifiques, à ses espaces de production et de transmission des connaissances ? Peut-on imaginer des universités africaines sans cette orientation radicale des savoirs vers la liberté et le bonheur partagé ? Vers la défense concrète et la promotion de toutes les libertés fondamentales de la vie humaine ?

Vers l'épanouissement de toutes les énergies de créativité et de bien-être au profit de la société dans son ensemble ?

Ces questions sont essentielles pour l'Afrique. Elles interpellent notre capacité de lutte contre le déficit du savoir libérateur et de la création de vrais espaces de bonheur pour nos pays. Lutte contre l'incapacité où nous nous trouvons de mettre à profit nos ressources intellectuelles, nos trésors de rationalité et nos réserves de sagesse vitale pour nous assurer un destin de prospérité, de dignité et de grandeur.

Notre volonté de liberté et notre souci du bonheur ne nous engagent-ils pas à une revalorisation, à une révolution de nos rationalités sociales et de nos trésors du savoir ?

En posant cette question sous cette forme à ce niveau de notre réflexion, nous cédon sans doute à un penchant qui risque de nous mener loin de notre enquête sur le mythe de Dédale. Il est temps de revenir au mythe lui-même.

« Minos, furieux, chercha un responsable à ces désastres et désigna Dédale, coupable d'avoir prêté main-forte à Pasiphaé et à Ariane, à Poséidon et à Thésée. Il enferma l'Athénien avec son fils Icare dans son propre labyrinthe. Les impasses en étaient si complexes que les deux hommes ne purent retrouver la sortie. Jamais à court de stratagèmes, maître de la technique, Dédale se fabriqua alors des ailes de plumes qu'il fixa avec la cire à ses épaules et à celles de son fils. Avant de prendre son essor, il recommanda à Icare de ne voler ni trop haut, pour éviter que le soleil ne fasse fondre la cire, ni trop bas, de crainte que les plumes ne soient trempées et alourdies par les embruns. Grisé par l'ascension, le jeune homme prit de l'altitude jusqu'à perdre ses ailes, choir dans la mer et s'y noyer sous les yeux de son géniteur ».

De quoi s'agit-il ici ? Du pouvoir absolu du chef Minos. Le pouvoir, quand il est absolu, n'aime pas un savoir qui s'affirme comme volonté libre et puissance du libre-arbitre. Il n'aime pas le savoir qui fixe ses propres choix en fonction de ce qu'il pense. Si le savoir pense contre le pouvoir en place, c'est un crime de lèse-majesté. Il est passible d'emprisonnement et même de la peine capitale. Dédale l'apprend à ses dépens, lui et sa descendance que le roi lésé n'hésite pas à associer au crime du Père.

Mais toujours le savoir doit viser la liberté. C'est une loi essentielle de toute une tradition de la pensée occidentale. Seulement, dans cette quête, un certain type d'être, un certain type d'esprit et de rigueur s'impose. A savoir : « Ne voler ni trop haut, pour éviter que le Soleil ne fasse fondre la cire, ni trop bas, de crainte que les plumes ne soient trempées et alourdies par les embruns. ».

La mesure donc. La mesure avant toute chose, dirions-nous. La mesure en toutes choses et en toutes circonstances. Ni la morgue, ni l'ambition folle, ni l'ivresse, ni la condescendance enchantée ne sont des alliés du vrai savoir. Le vrai savoir, le grand savoir de la vie est mesure et il se donne une mesure conforme à ses ambitions d'un être qui n'est ni divinité ni bête. C'est en cela que la distance est sa qualité intrinsèque. La capacité de voir jusqu'où on peut aller sans se prendre pour Dieu ni se réduire à la bête. On ne peut pas ne pas penser ici à Blaise Pascal : « l'homme n'est ni ange ni bête » « C'est un roseau, mais un roseau pensant ».

Oui, dans le mythe, c'est cette capacité du roseau pensant que Dédale dévoile dans le labyrinthe. Nous sommes là dans une perspective qui mérite attention. Une perspective qui est un choix libre pour briser l'état de l'ambivalence du savoir laissé à lui-même⁷.

Ici, l'Afrique est directement interpellée comme réserve de sagesse, comme force d'équilibres vitaux, qui peut renouveler les bases du savoir et réorienter les quêtes occidentales de la dynamique scientifique. Elle est aussi renvoyée à elle-même, à ses ressources immémoriales et à ses savoirs de fond dont le monde a besoin. Ses universités, ses centres de recherche et ses institutions de connaissance se trouvent placés comme instance de lutte contre le syndrome d'Icare (vouloir voler toujours plus haut sans s'enquérir des fins que l'on poursuit et des moyens dont on dispose) et le complexe de Dédale (la connaissance au service d'un amoralisme cynique et roublard).

Pour nous, Africains, la tâche maintenant est d'organiser la manière dont nos richesses africaines seront appelées à devenir le limon d'une nouvelle destinée pour la connaissance humaine dans ses principes comme dans ses structures de production et de transmission des savoirs. Il s'agit de nous ressourcer aux fontaines de nous-mêmes : à nos mythes immémoriaux, à nos savoirs ancestraux, à nos sagesse initiatiques et à nos systèmes d'éducation historique.

⁷ Cf. Jacques Attali, *Blaise Pascal ou le génie français*, Paris, Fayard, 2000.

Le Mythe encore :

« Hanté par les disparitions de Talos et d'Icare, dont il se sentait responsable, poursuivi par les Crétois, Dédale entama alors un long périple – un labyrinthe de proscrit – d'île en île à travers la Méditerranée. Désespérant de retrouver sa trace malgré les innombrables embarcations envoyées à sa poursuite, Minos imagina une ruse subtile ; il lança un défi à tous les habitants du pourtour méditerranéen : qui saurait faire passer un fil de soie par toutes les spires d'une conque marine recevrait une forte récompense. Dédale entendit le défi depuis Cernicos, une île sicilienne où il avait trouvé refuge. Il ne résista pas au plaisir de le relever anonymement. Bien sûr, il trouva la solution, attachant le fil à une fourmi déposée à l'entrée de la conque et attirée à l'autre bout par du miel. Convaincu que seul l'ingénieur athénien pouvait avoir conçu ce stratagème, Minos accourut pour le châtier ; les Siciliens protégèrent leur hôte et se débarrassèrent de Minos en versant de l'eau bouillante dans son bain.

« Pendant ce temps, l'ingrat Thésée coulait des jours heureux avec Phèdre, la seconde fille de Minos, jusqu'à ce que le malheur le rattrapât : sa femme allait en effet s'éprendre d'Hippolyte, son propre fils. Mais celui-ci sera tué par Poséidon, déguisé en raz-de-marée : lointaine vengeance du dieu de la mer qui assassine le fils du meurtrier de son propre fils, le Minotaure. Phèdre se suicidera, Thésée se remariera une troisième fois : cette fois avec Médée, qui l'enverra visiter les Enfers, dont il reviendra. Lassé de tout, il se retirera à Skyros où il sera assassiné par le roi Lysiamède ».

Le destin de Thésée, l'homme-libre, s'achève dans l'énigme de la mort. Celui de Dédale, l'homme-savoir, est protégé par toute une cité. Comme pour nous dire que le savoir est, enfin de compte, la valeur fondamentale sans laquelle toutes les autres valeurs, même la liberté, deviennent fades. C'est le savoir qui nourrit la liberté, pour en faire une force collective dont il faut transmettre l'énergie de génération en génération.

Ceci dit, la fin du mythe n'apporte rien de nouveau à notre regard sur la dynamique de la connaissance humaine en Occident : elle ne fait que confirmer la dialectique de la violence entre les forces des dieux, les énergies humaines et toutes les puissances monstrueuses de la réalité. Au bout de toutes ces luttes s'ouvre la mort, dans le grand silence des armes et le lever majestueux du soleil de la méditation sur la destinée des mortels que nous sommes.

Ici, c'est en l'Afrique des profondeurs qu'il est urgent de puiser. C'est en elle que réside la puissance de ressourcement pour résoudre les questions fondamentales de la destinée humaine. Elle est là, en nous, cette Afrique, cette puissance de réinvention et de réorientation de notre être. Elle est là, ancrée dans ses propres mythes et prête à entrer en dialogue avec les mythes profonds de l'Occident qui font désormais partie de notre héritage vital.

A notre sens, ce dialogue doit être engagé dès maintenant, à la fois sur la question du développement du savoir, sur les principes de promotion de l'éthique de la connaissance et sur l'élaboration de nouvelles rationalités sociales en vue de construire l'Afrique nouvelle.

Dans l'innombrable et insondable production des récits mythologiques et des légendes cosmogoniques de l'antiquité, nous savons que le mythe de Dédale n'est pas le seul à pouvoir nous éclairer sur les dynamiques et les harmoniques du savoir en Occident. Tous ceux qui sont habitués à pratiquer les classiques grecs savent qu'en même temps qu'à la figure de Dédale et à celle de Thésée, nous aurions pu aussi porter notre regard sur l'immense personnalité de Prométhée et voir dans le feu qu'il vole aux dieux pour le donner aux hommes un symbole du savoir et de la responsabilité qui incombent à l'humanité de le conserver et d'en promouvoir l'usage.

Nous aurions pu évoquer aussi la profonde et sublime intelligence d'Ulysse ainsi que les péripéties de son voyage pour aboutir à une vision du savoir comme perpétuel aiguisement des facultés créatrices de tout l'être et mobilisation de toutes les énergies de la société.

Nous aurions pu renouer avec Œdipe et voir dans son destin face à Tirésias la posture même de l'homme face à la réalité : le savoir confronté à l'indéchiffrable mystère de l'être.

Mais l'étude de toutes ces figures mythiques ne nous aurait conduit qu'à la même énergie de conviction incarnée par Dédale : l'étrange puissance du mythe comme dévoilement de l'être-même du savoir dans la tradition occidentale, son arrière-plan radical, le roc de ses laminaires, pour parler comme Aimé Césaire.

En revanche, il est utile de lier l'expérience de Dédale à une autre expérience qui nous semble essentielle pour le savoir : celle du mythe d'Orphée et de sa recherche d'Eurydice aux Enfers afin de la ramener à la vie. Le voyage d'Orphée a quelque chose d'initiatique. Il inscrit le savoir au fond d'un espace qui exige courage, ténacité, volonté et sens du risque, en vue d'aller arracher aux ténèbres le pouvoir d'une connaissance où l'amour a un rôle capital. Eurydice n'est pas seulement une femme aimée, perdue et arrachée aux puissances des ténèbres. Elle est également la destinée humaine

révlée dans sa vérité grâce à une aventure initiatique de l'être aimé. Contrairement à Dédale dont l'aventure vise le ciel, symbole d'une certaine libération par rapport aux labyrinthes de la vie humaine, Orphée et Eurydice plongent dans les touffes des secrets vitaux pour assurer à l'homme une autre libération. Celle-ci concerne les profondeurs de l'être, ces étranges touffes du mal qui grondent dans le monde souterrain et symbolisent l'homme lui-même dans le souterrain de son être, là où il est confronté au mal et à ses affres et d'où il doit surgir comme un être d'intelligence, d'éthique et de spiritualité.

En liant le mythe d'Orphée à celui de Dédale, on voit bien que la vérité scientifique est indissolublement liée à l'anthropologie d'une authenticité humaine liée à l'amour comme chemin de connaissance de l'être et comme voie d'une liberté épanouie par un savoir devenu limon vital.

Pour nous, Africains, l'important est dans la redécouverte de ce roc fondateur ancré dans les mythes comme ceux de Dédale et d'Orphée. L'enjeu de taille est de nous mesurer à cet héritage, en ayant en esprit la double tâche de notre relation au savoir en Occident.

D'abord notre volonté d'aller jusqu'aux racines des problèmes que nous abordons pour notre reconnaissance au sein de la mondialisation qui est en cours en ce début de nouveau millénaire. Compte tenu de la place qui revient à l'Occident dans cette dynamique de globalisation, nous avons à soumettre au crible de nos investigations la qualité de la substance de ses savoirs dans leur enracinement mythique et dans leur évolution historique. Nous aménagerons ainsi un lieu de dialogue fructueux avec l'héritage le plus impressionnant dont nous sommes tributaires en tant que pays et nations en quête d'avenir non seulement dans le domaine de la connaissance et du savoir, mais dans la perspective d'une sagesse humaine que tous les peuples doivent bâtir ensemble.

Dans ce processus du dialogue, il s'agit de construire nous-mêmes notre propre mémoire en matière des savoirs vitaux, des connaissances profondes de la réalité et des sagesse essentielles dans la vie. Les tâches sont les suivantes :

- Décliner notre identité face à l'autre qu'est l'Occident, ce vis-à-vis incontournable qui nous sert d'interlocuteur permanent.
- Disposer d'un éclairage spécifique qui nous rende capable de critiquer la dynamique d'ensemble où nous avons inscrit le monde occidental depuis que sa trajectoire socio-politico-économique a rencontré, en un choc tragique et ambigu, notre propre trajectoire humaine.
- Donner à notre existence des rationalités nouvelles qui soient redevables à l'ensemble de notre expérience historique où nous avons à intégrer notre identité à la puissance créatrice occidentale et la découverte des autres zones de créativité culturelle que nous côtoyons aujourd'hui dans notre dispersion sur la surface de la terre.

Il y a, ensuite, l'enjeu de la construction de notre avenir. Ici aussi, la connaissance de l'arrière-fond des mythes qui déterminent la vision de la connaissance est importante, voire indispensable. Etre confronté à un passé dont on peut lire les conséquences sur le long terme est une épreuve utile pour penser l'avenir en prenant conscience des conséquences à long terme des choix que l'on fait aujourd'hui.

En Afrique, nos choix ont besoin, pour être féconds, de toute la lucidité humaine appliquée à l'histoire de l'Occident dans son génie créateur et à notre propre histoire dans sa fertilité essentielle.

Nos mythes communs inventeront alors un commun avenir, par la critique sans complaisance à laquelle nous soumettrons ensemble leur moule idéologique et leurs orientations foncières. Autrement dit, nos destins sont désormais liés et notre futur ne peut être qu'un futur commun que nous devons bâtir sur la base de nos richesses respectives.

C'est à nos institutions actuelles de formation de produire, d'organiser et de diffuser une culture des savoirs et des sagesse qui soit un creuset fécond pour cet avenir commun à inventer : pour la maison planétaire commune que devra être notre futur à tous.

Si le mythe peut servir ainsi à inventer l'avenir, l'aménagement de l'espace de formation où s'élabore une véritable éthique du savoir est un impératif absolu pour nos nations dans le contexte de mondialisation.

L'Occident a, sur la base de ses propres mythes, inventé et organisé ses propres espaces d'éthique vitale. S'il est ce qu'il est aujourd'hui, si ses universités ont joué le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire, c'est parce qu'en elles se sont cristallisées les forces de créativité et les puissances d'intelligence dont le mythe de Dédale ainsi que beaucoup d'autres récits mythico-épiques révèlent les enjeux et les valeurs.

Que pouvons-nous aujourd'hui, en tant qu'Africains, affirmer comme enjeux et comme valeurs pour la construction de notre avenir, pour l'édification du futur de l'humanité dans le domaine de l'éthique de la connaissance ? Telle est la question qui nous concerne particulièrement, ici et maintenant.

Pour y répondre, il ne suffira pas de creuser le sillon des mythes, il faudra aussi interroger l'incarnation concrète de ces mythes en dynamiques de connaissance, en harmoniques du savoir et en structures de sagesse. C'est-à-dire en piliers des rationalités sociales organisées comme forces de fertilisation des espaces de vie : le grand savoir.

De Dédale, Icare, Thésée, Ariane et Phèdre, j'ai abondamment discuté avec quelques jeunes de l'université protestante au cœur du Congo à Mbuji-Mayi. Après une absence de 33 ans, je suis revenu dans cette ville dont le désarroi humain dû à la déchéance économique m'a fortement frappé. Du ciel, dans l'avion, la ville donne l'image d'un grand village niché dans une splendide verdure. Mais le choc du délabrement des routes quand on entre dans la ville est traumatisant. On dirait un monde sans âme ni énergie créatrice. Que s'est-il passé ? A cette question, mes étudiants ont tous une même réponse : la Société Minière de Bakwanga (MIBA), qui exploite le diamant, s'est effondrée et la ville n'a plus de poumons économiques.

La permanence de cette réponse dans les discussions sur l'état de la ville m'a conduit à proposer une autre analyse de l'histoire de la ville. Mbuji-Mayi est une ville fondée de toutes pièces au début des années soixante, par les réfugiés Baluba chassés du Kasai occidental dans les conflits tribaux attisés par les colonisateurs belges, qui ont divisé un peuple en deux tribus imaginaires et ont suscité la haine entre elles. Une deuxième vague des Baluba chassés du Katanga est venue agrandir la ville et toute la région du Kasai oriental. En ces temps-là, le dynamisme des Baluba n'était pas lié au diamant. C'était le dynamisme d'un mythe : l'intelligence d'un peuple et l'orgueil d'une tribu qui voulaient réussir à créer une destinée, à construire un pays où coule le lait et le miel à partir de rien. Le diamant n'a été qu'une richesse au service de ce mythe psychique. Malheureusement, au cours des années, le mythe a disparu, les esprits se sont banalisés dans leur vision du monde, l'intelligence et l'orgueil du peuple se sont délités et le diamant les a remplacés. Quand la MIBA est tombée en faillite, il n'y avait plus de puissance d'un mythe pour relancer les ressorts créatifs du Kasai.

- Que devons-nous faire ? m'a demandé un étudiant.
- Répartir du mythe, reconstruire le mythe, redécouvrir le mythe.
- Quel mythe ?
- Le mythe qui a fondé le Kasai oriental et le peuple luba.

Malheureusement, les jeunes gens ne connaissaient plus le mythe. J'ai commencé alors à leur parler du mythe de Dédale dans la Grèce

antique et de la manière dont l'Occident s'est construit sur la science, le savoir, la connaissance et les universités. J'ai raconté les péripéties de Dédale et Icare. J'ai raconté les ruses de Thésée et le fil d'Ariane. C'est-à-dire la révolution de l'intelligence et de l'orgueil créateur.

- Nous avons un mythe de ce type dans notre culture et c'est lui qui a créé la ville de Mbuji-Mayi, ai-je dit : le mythe de l'homme qui se crée lui-même par son intelligence et son orgueil, Mikombo Wa Kalewa, une sorte d'homme-Dieu auquel les enfants Baluba devaient s'identifier au début des années 1960. J'ai été éduqué par ce mythe et beaucoup d'enfants de notre génération. Le mythe a fait émerger ceux que l'on appelait dans le temps les « De Mulu vantards », les Kasaiens gonflés d'orgueil mais imaginatifs, sûrs d'eux, ayant foi dans leur intelligence et poussés dans la vie par la rage de vaincre. C'est cet esprit qui a disparu comme éthique de vie. Les Baluba fuient la région pour aller à Lubumbashi et à Kinshasa où ils acceptent les petits métiers de rien du tout. Ils sont devenus un peuple banal, le peuple de petits motards que l'on appelle « Wewa » (« toi ») à Kinshasa. Leurs femmes se prostituent comme toutes les autres femmes pour survivre et on les affuble du nom de « Memeewu » (« Me voici, prends-moi ») à Lubumbashi. Leurs enfants n'ont plus de ressorts pour vaincre la vie. Il y a comme une déchéance liée à l'effondrement du mythe fondateur : le mythe de l'intelligence et de l'orgueil inventif, le mythe de l'homme qui se crée lui-même. Tel est le vrai problème.
- On aurait dû faire quoi alors ?
- Miser sur l'intelligence. C'est-à-dire anticiper l'effondrement de l'économie du diamant en créant l'économie de l'immatériel. Par exemple : faire de Mbuji-Mayi une ville de la science et de la connaissance, à travers la qualité des universités et des hauts lieux du savoir. On n'a rien fait dans ce sens et l'intelligence s'est volatilisée dans toute la province. Il fallait aussi miser sur l'orgueil : un ressort extraordinaire pour tout peuple qui veut émerger dans le monde d'aujourd'hui. Sans l'orgueil fertilisé par un grand mythe, il n'y a pas possibilité de construire un brillant avenir.
- Vous avez raison professeur.
- J'aurais aimé avoir tort.

Interlude

Par Bernardin Ulimwengu⁸

Le professeur Kā Mana me demande d'écrire une page à insérer dans ce livre sur les mythes, après l'avoir lu. Je ne sais pas si c'est un honneur ou une épreuve, mais je veux dire simplement deux choses, moi qui travaille avec l'auteur dans l'animation culturelle et intellectuelle des jeunes à Goma depuis quelques années.

Je vais avant tout répondre à la question que le professeur pose à chaque étudiant après la lecture de tout texte : « *Qu'est-ce que le texte change en vous ?* » Pour moi, ce livre m'a bouleversé au plus fond de mes entrailles. Je ne peux pas dire exactement ce qui me bouleverse. Je sais seulement que le monde des mythes ne peut pas laisser qui que ce soit indifférent. Il touche les profondeurs de l'âme et embrase les tripes. Les hommes que sont Œdipe, ou Osiris, des femmes comme Isis et Ariane, qui sont-ils sinon des boules d'énergies qui peuvent exploser à tout moment en toute personne et la pousser à se changer de fond en comble ? Ces boules d'énergies ont explosé en moi, moi qui jusqu'ici ne faisais pas particulièrement attention aux récits-forces que sont les mythes. Je sais maintenant qu'on peut se crever les yeux pour ne pas voir ses propres erreurs et ses propres turpitudes, comme l'a fait Œdipe. Je sais que tout jeune est Horus et qu'aucune fatalité ne devrait l'arrêter. Je sais qu'on peut « vaincre la division, la fragmentation, l'émiettement et la destruction de la vie » en recourant, comme Isis, au génie des forces vivantes et aux « pouvoirs et aux puissances de l'invention », en soi-même et dans sa propre communauté de vie. Cela est possible quand tout devient énergie au fond de soi : « *Yes, we can* », comme disait Obama. Toutes ces convictions n'étaient pas en moi avec autant de clarté que maintenant. Maintenant, elles y sont et rien ne peut plus être comme avant.

La deuxième question que le professeur Kā Mana pose souvent aux étudiants après la lecture d'un texte m'interpelle aussi : « A quoi

⁸ Membre du Club pour l'éveil du Congo, animateur des jeunes et enseignant à l'Institut supérieur catholique de Goma (Issa).

ce que vous avez lu vous engage-t-il ? » Je réponds : ce livre m'engage à tout changer en moi pour devenir Thésée et terrasser le Minotaure. Et les Minotaures, le Congo en regorge. Le professeur Kā Mana en a cité quelques-uns dans les domaines politiques, économiques, culturels. Je suis prêt à les combattre. Mais il y en a un qui m'interpelle spécialement : celui à qui l'on sacrifie les générations futures chaque année : *l'ignorance, la médiocrité dans l'éducation*. Le professeur Kā Mana cite souvent dans ses cours une phrase du livre d'Enoch : « *Je hais l'ignorance* ». Il cite aussi fréquemment un verset biblique : « *Mon peuple périt faute de connaissance.* » Tout son livre m'a éveillé à m'engager dans la connaissance sous toutes ses formes et dans l'éducation dans tous ses impératifs. Connaître est devenu le mythe qui me sert de levier pour changer le Congo. Me connaître moi-même, comme dirait Socrate. Connaître l'homme pour le changer. Connaître le monde pour le transformer.

Je porte désormais en moi le bouleversement que ce livre a déclenché dans mes possibilités d'homme et je sais maintenant ce que je dois faire.

Je voudrais tout faire pour être à la hauteur de ce que j'ai reçu.

Deuxième partie

La splendeur éthique des mythes de nos aïeux

Avec l'évocation du mythe luba de Mikombo Wa Kalewa, le moment est venu de nous tourner vers les mythes africains et de les (re)découvrir. Dans l'immense forêt des mythes du monde, l'Afrique possède aussi des récits fondamentaux qui méritent d'être interrogés. Il ne s'agit pas seulement des mythes des origines, mais aussi des mythes sur l'intelligence de la vie et sur le sens de l'histoire. Nous avons trouvé ces mythes chez les auteurs qui ont eu l'opportunité d'en rassembler les récits les plus significatifs dans plusieurs aires culturelles africaines. Blaise Cendrars a rassemblé certains mythes et légendes d'Afrique de l'Ouest. Amadou Hampâté Bâ a ouvert au grand public les contes initiatique du peuple peul. Fourche et Morlighem ont publié une anthologie très riche des mythes du peuple luba kasaï de la RDC sous le beau titre de : *Une Bible noire*. Même s'il nous est impossible d'analyser ici toute la richesse de ces mythes, il nous semble qu'en prenant l'économie, la politique et la culture comme angle et grille de vision, il est possible de présenter l'essentiel qui, en eux, constitue la substance anthropologique de l'existence humaine.

Des thèmes récurrents ressortent d'une analyse attentive des récits mythiques de la tradition africaine :

- La lutte globale entre le bien et le mal, ou plus exactement, le combat à mort mené par les héros du bien pour vaincre le mal.
- L'affrontement, plus spécifique, entre les puissances ténébreuses de la sorcellerie, qui mangent la substance vitale des personnes, et les énergies de protection et de renforcement de la vie, avec toute une pédagogie de l'éducation des hommes-forces, piliers métaphysiques de l'existence grâce à leurs liens avec les génies, les esprits et les ancêtres.
- L'exaltation des forces créatrices avec le mythe de l'homme qui se crée lui-même et des personnalités qui changent leur forme et leur substance dans des métamorphoses multiples dont l'enjeu est de changer la société pour le bien.

Nous sommes là devant des schèmes anthropologiques

fondamentaux : ceux de la force de vie comme enjeu d'existence et ceux du devenir créateur de l'homme, dont les figures de héros pullulent dans les mythes africains et constituent leur substance la plus profonde. Cette substance révèle la vie comme destinée, selon le mot d'Engelbert Mveng : un combat pour renforcer en chaque homme et en chaque société ses puissances de vie et une dynamique pour se changer soi-même, se transformer, se métamorphoser en fonction des situations et des opportunités qui peuplent l'existence.

Si nous avons pu, en Afrique, traverser les périodes sombres et tragiques de l'esclavage, de la colonisation et du néocolonialisme, c'est parce que ces schèmes mythiques, en archétypes de l'inconscient collectif qu'ils sont, comme dirait Jung, ont forgé en nous des structures anthropologiques de force. Ce sont ces schèmes qui constituent, si l'on peut dire, le moteur et le ferment de notre imaginaire, même si nous n'en avons plus pleine conscience et ferme connaissance. Ils sont notre économie de vie et la signification de cette économie est beaucoup plus profonde et beaucoup plus significative que l'économie moderne de marché, avec sa concentration sur l'argent et sur l'enrichissement matériel. Ils ont de la politique une conception plus riche que celle de la violence et de la domination exaltée dans les rapports entre nations aujourd'hui. Ils ont de la culture une perception d'inter-enrichissement qu'il est bon de scruter pour changer la civilisation actuelle de l'individualisme.

Grâce à ces schèmes, nous savons que lorsque les forces du mal se déchaînent pour détruire les humains ou les déposséder de leurs pouvoirs de vie, comme le fait Njeddo Dewal, la mère de la calamité dans les contes initiatiques peuls, un jeune héros surgira pour déjouer les maléfices, terrasser le suppôt du mal et libérer l'énergie vitale du peuple. L'enfant vainqueur du mal est toujours une figure célébrée avec faste par les communautés historiques africaines. C'est ainsi qu'à travers son pouvoir créateur, la figure de l'être hermaphrodite (homme-femme maléfique, *Tshiluma Tshikaji* en langue luba), programmée pour la destruction, est toujours finalement détruite elle-même par des jeunes héros, des personnalités-forces qui ouvrent l'horizon d'un avenir serein et fertile. Le jeune héros est toujours présenté comme un être d'intelligence, d'inventivité et de sagesse précoce. On fait tout, grâce aux récits mythiques, pour que la force de ce héros entre dans l'être de chaque enfant, surtout pendant les saisons de l'initiation où la forêt sacrée devient un *maquis de sens*, comme

dirait Oscar Bimwenyi-Kweshi. Ce héros, homme-force, est dans chaque enfant qui vient au monde. Et comme on sait que le mythe n'est pas seulement adressé aux enfants mais à toute la société, c'est de fertilisation de l'imaginaire social par l'ambition de créer des sociétés-forces qu'il s'agit, en vue de la puissance solidaire. L'économie comme activité humaine pour un travail d'enrichissement s'inscrit dans cette perspective. La politique aussi. Et la culture. Elles sont forces d'enrichissement anthropologique pour produire des richesses au sens fort et diversifié du terme, depuis la sphère individuelle jusqu'à la planète tout entière, dans une mondialité-force dont le marché n'est qu'une modalité et la culture politique une forme spécifique. L'économie, la politique et la culture n'ont de sens que si elles sont assumées par un homme, individuel ou générique, capable de se créer lui-même et de se métamorphoser en permanence, afin de semer son pouvoir créateur dans tous les domaines dont les changements sont nécessaires, utiles et fertiles, c'est-à-dire la vie comme dynamique de plénitude. Il faut mettre l'économie de l'argent et des biens matériels au service de cette grande économie d'enrichissement anthropologique. Il faut inscrire la politique dans la même dynamique. Il faut créer une culture où les connaissances, les savoirs, les valeurs, les atouts humains et les intérêts renforcent la société et les individus dans leur pouvoir de vie, de vie pleine, de vie en abondance.

C'est avec cette perspective qu'il convient d'interpréter les mythes actuels qui s'inventent en Afrique et qui sont le fruit du nouvel imaginaire africain. On ne les trouve pas codifiés quelque part comme mythes. On en perçoit des bribes dans les films populaires, dans les romans, dans les essais, dans les recherches en sciences sociales et en sciences historiques.

Toute cette production a tendance à repenser l'Afrique du point de vue de sa grandeur d'antan transformée aujourd'hui en énergie de l'imaginaire. D'où l'omniprésence de la référence à l'Egypte antique dans les recherches africaines, à travers un néo-pharaonisme resplendissant. D'où la foi dans l'afro-centrisme, une nouvelle manière de voir l'Afrique comme centre de sa propre vie et de son propre destin. Ce néo-afrocentrisme s'exhibe partout comme une volonté de bâtir une nouvelle Afrique, sans complexes d'aucune sorte. D'où enfin le discours sur l'émergence du continent africain comme lion économique et tigre politique. Tous ces mythes, leur sens est

clair : l'Afrique renaît et s'affirme dans le monde comme continent de nouveaux espoirs et de grandes réalités au service de l'humanité tout entière⁹. En eux se bâtit une altermondialité de l'esprit qui doit créer maintenant sa propre économie : l'économie de la nouvelle humanité mondiale.

Nous sommes là dans le grand rêve du continent africain. L'Afrique doit éduquer et former des hommes-forces et des sociétés-puissances qui puissent en incarner l'énergie dans de nouvelles institutions de vie comme espace d'humanité.

⁹ Lire Kä Mana, *L'Afrique capable*, Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014.

Les hommes-forces. C'est dans le mythe peul Kaïdara qu'on sait quelle est la vraie signification de cette expression. La trame de ce mythe est celle d'un voyage initiatique. « *Dans ce conte, écrit Hampâté Bâ, qui l'a traduit en français, on nous présente trois héros entreprenant un voyage, ou plutôt une quête, dont le but est la réalisation plénière de l'individu parvenu à percer le mystère des choses et de la vie. L'homme, en effet, est considéré comme pouvant vivre selon trois états : un état grossier, tout extérieur, appelé écorce ; un état médian, déjà plus affiné, appelé bois ; enfin un état essentiel, central, appelé cœur.* » Les trois hommes qui entreprennent le voyage initiatique, vont, en fait, à la conquête du cœur, vraie signification de leur vie. Ils entrent dans un univers de symboles qui conduit au monde souterrain, celui « des significations cachées derrière les apparences. »

« *Lorsque nos trois héros atteignent le cœur du pays de Kaïdara, au-delà des onze étapes symboliques, la Force suprême (en l'occurrence Kaïdara, représentant Guéno, Dieu suprême et inconnaissable) leur dévoile certains secrets et met à leur disposition, pour leur chemin de retour, de l'or, c'est-à-dire, un moyen de puissance, aussi bien matérielle que spirituelle.* » Tout le problème est de savoir ce que chacun de ces trois protagonistes du voyage fera de la puissance. Les deux premiers, qui ne sont que des êtres d'écorce et de bois, se tromperont sur la réalité de ce à quoi sert la puissance. L'un croira que la puissance, c'est pour dominer et écraser les autres. Il fera fausse route, ne vaincra pas les épreuves du voyage retour et mourra. L'autre croira que la puissance, c'est pour accumuler richesses sur richesses de manière égoïste. Il fera aussi fausse route, échouera devant les épreuves et mourra. « *Seul Hammadi franchira les épreuves avec succès, grâce aux conseils d'un petit vieux en haillons – qui n'est autre que Kaïdara déguisé – auquel il aura accepté de donner son or en échange de son enseignement...* »

Cela veut dire que le vrai sens de la puissance, c'est la connaissance et l'ouverture à la transcendance qui la procure, au service des autres, surtout les plus malheureux, les laissés-pour-compte qui sont l'autre nom de Kaïdara. Tel est le sens de l'homme-force.

Dans l'autre mythe traduit par Hampâté Bâ, *Njeddo Dewal, mère de la calamité*, la trame de la connaissance est aussi un voyage initiatique. Mais cette fois, le voyageur va au cœur du pays du mal qu'habite la terrible Njeddo Dewal. Ce voyageur, Bâgoumâwel, est un enfant destiné à vaincre les forces du mal et à sauver sa communauté. Il « *incarne la noblesse, la bonté et la générosité, mais servies par une intelligence malicieuse et accompagnées des pouvoirs du prédestiné (...). Il symbolise la Connaissance : c'est l'instructeur, l'éducateur, l'initiateur (...). Tout ce qu'il fait, il le fait non pas par volonté personnelle, mais au nom du pouvoir et de la mission reçus de Guéno, alors que Njeddo Dewal, elle, agit toujours pour assouvir ses désirs personnels, fondant ses pouvoirs sur la capture et l'asservissement des forces intermédiaires (dieux ou esprits) sans se référer à Guéno, le Créateur suprême* ». En se rendant au pays de Njeddo Dewal, dans les profondeurs de son monde, Bâgoumâwel veut connaître les lois et les arcanes du mal qui est la substance de la Mère de toutes les calamités, afin de les neutraliser et d'en briser les ressorts destructeurs. Il y a ici un rapport au mal que le mythe éclaire et met en relief comme une grande dimension de l'humanité : « *Njeddo Dewal et Bâgoumâwel sont en nous comme deux pôles extrêmes, séparés par une infinité de degrés possibles. Notre être est le lieu de leur combat. Pour triompher en nous de Njeddo Dewal, il faut d'abord savoir l'identifier, puis la domestiquer, enfin savoir écouter la voix de Bâgoumâwel qui sait donner le courage d'affronter le mal avec l'aide de Guéno. Il est la voix du bien, la voix de celui qui sait pardonner et se sacrifier.* »

Dans ce mythe de sagesse, la puissance de l'être est la puissance de la connaissance grâce à laquelle on comprend qui on est en tant qu'être humain ayant une dimension supérieure et une dimension inférieure qui s'entremêlent. Chacune de ces dimensions constitutives de l'être doit être connue afin de maîtriser les lois qui permettent de vaincre le mal : les lois du « sacrifice de soi », du « renoncement », du « dépouillement », bref de l'amour par lequel on découvre qui on doit être : une personne de dévouement et de lutte. C'est cela la personne-force. Et on ne devient cette personne que dans la force des liens avec les esprits et les dieux, dans l'ouverture au monde de la transcendance, monde de Guéno.

Le sens de la vie, c'est de devenir personne-force, par la puissance d'un soi transformé par la connaissance et l'amour.

Au cœur des mythes africains, la relation à l'invisible comme monde de forces est capitale et décisive : il ouvre la route du sens. On doit aujourd'hui, dans l'éducation de la jeunesse, interroger la signification de cette relation. On devrait le faire avec d'autant plus d'urgence que la figure de l'invisible n'a plus la même substance aujourd'hui qu'aux temps de nos aïeux. L'invisible est aujourd'hui au cœur de la vision scientifique du monde et son énergie est au cœur de la réalité matérielle que la connaissance scientifique change grâce aux progrès dans tous les domaines. L'infiniment petit et l'infiniment grand, dont la science s'occupe, sont aujourd'hui la fibre de l'invisible. Les profondeurs du cœur humain comme les profondeurs du monde, sont aussi la trame de l'invisible. Il faut les connaître, les maîtriser, les dompter et savoir s'en servir selon les possibilités mêmes de l'humain : les possibilités du bien, les possibilités du mal et les différents degrés de combinaison entre ces deux extrêmes de la réalité. Dans cette science de la maîtrise de la réalité, l'Afrique n'est pas très avancée. Il faut écouter et étudier les mythes dans le sens d'une science de la maîtrise des énergies du réel et de l'énergie de l'homme. C'est cela faire une lecture scientifique des mythes anciens, pour la construction des sociétés-forces.

Mais on doit intégrer dans cette lecture une autre dimension : la dimension éthique. L'éthique, c'est l'orientation des forces vers l'éclat des valeurs comme ce qui vaut la peine d'être vécu pour que la vie soit une vie humaine, véritablement. Dans les mythes de Kaïdara et de Njeddo Dewal, la connaissance n'a un sens humain que si elle est au service de ce qui la fonde et la dépasse : l'ouverture à une certaine transcendance. Dans le temps, la transcendance avait le visage d'un divin identifiable comme Guéno ou comme monde des génies, des esprits et des ancêtres. Elle a aujourd'hui des formes plus sensibles aux forces d'une société qui veut devenir humaine : c'est la transcendance des valeurs, c'est la transcendance des intérêts communs, c'est la transcendance d'un être-ensemble fondé sur les utopies créatrices de bonheur partagé. Toute référence aux anciennes transcendances n'a de sens aujourd'hui que si elle conforte les nouvelles transcendances pour l'émergence d'une nouvelle société : la

société-force, dont l'humain est le principe et le fondement. On devra désormais lire les mythes anciens dans cette perspective nouvelle.

On verrait alors quel est le sens anthropologique des mythes. Ceux-ci visent l'avènement de l'homme comme être constitué des forces pour lutter contre les énergies du mal en lui. Dans le mythe de Njeddo Dewal, cet homme est nommé *l'homme digne de considération : Neddo Mawdo*. Son être est *Grande Ecoute* : liens de connaissance du monde, visée d'ouverture au monde dans toutes ses dimensions et dans toute sa complexité. Son être est aussi *Grande Vision* : orientation vers les utopies d'avenir qui fortifient l'être humain et fertilisent ses rêves les plus ardents et les plus somptueux. Son être est aussi *Grand Parler* : la force de la parole qui construit, qui édifie, qui enrichit et qui valorise. Son être est enfin *Grand Agir* : changer l'homme et changer le monde, dans le triomphe du bien.

Tout ce qui vient d'être présenté est la définition même d'une des plus grandes fonctions des mythes dans la société africaine : la révélation de la réalité, la construction des valeurs et l'ouverture de l'horizon du sens de l'être-au-monde. Ces vérités, chaque époque est appelée à les redécouvrir en fonction de ses propres évolutions et de son orientation d'esprit. Elle peut en faire alors le suc de l'éducation de nouvelles générations, en fonction d'un grand projet d'une humanité qui cherche toujours à devenir humanité, le plus profondément possible.

Les mythes, de ce point de vue, nous parlent et nous interpellent en nous dévoilant qui nous sommes et qui nous devons être. Ils sont une énergie éducative de la plus haute importance et de la plus profonde portée humaine.

C'est à l'université Joseph Kasa-Vubu, à Boma, au sein de la Faculté des sciences politiques, que j'ai soumis à la discussion avec les étudiants le contenu des mythes de Kaïdara et Njeddo Dewal. Ce public n'est pas habitué à la culture des contes et légendes des grandes traditions africaines mais j'ai trouvé en lui une oreille fortement attentive et intéressée. La question de fond, après la lecture des mythes, était de savoir quelles étaient les valeurs d'humanité auxquelles les étudiants étaient le plus sensibles et pourquoi.

La majorité a relevé les valeurs de l'homme digne de considération et les interventions sur ce point ont été ardentes et belles.

- *C'est cela qui manque le plus à l'éducation dans la société actuelle : les capacités d'apprendre des réussites des autres, de voir loin pour construire le pays, de développer des paroles crédibles et d'agir pour le changement. Ce ne sont pas des qualités pour les individus seulement, ce sont des qualités pour le pays comme entité.*
- *A mon avis, c'est l'éthique du voyage initiatique de Hammadi qui me frappe. Elle répond à la question fondamentale : A quoi sert le pouvoir politique ? La réponse est aussi fondamentale : il ne sert ni à l'enrichissement, ni à conforter la domination sur les populations, mais à promouvoir une culture de la recherche des savoirs pour être au service des populations et pour garantir la promotion humaine.*
- *Moi je suis convaincu que les mythes de la tradition africaine sont les mythes de sagesse pour devenir une personne-force. La notion de l'homme-force me semble capitale. La force, c'est de construire son pays. Le savoir donne la force de la sagesse : les valeurs.*
- *Oui, on parle beaucoup des valeurs dans notre pays mais l'éducation n'a pas de base pour montrer à quoi servent ces valeurs. Dans Kaïdara et Njeddo Dewal, les choses sont claires. On sait ce qu'il faut valoriser et ce qu'il faut détruire. La voie initiatique, c'est comme l'université : on va d'obstacle*

- en obstacle et on arrive jusqu'au doctorat. La question devient : Que faut-il faire de l'or du diplôme ?*
- *Je ne sais pas si aujourd'hui le diplôme, c'est de l'or. Il conduit souvent au chômage.*
 - *N'exagérons pas, il conduit aussi dans les cercles de pouvoir. Tout consiste à savoir ce qu'on fait du pouvoir.*
 - *Même le chômage, il faut savoir comment l'affronter. Et là, la qualité de l'homme compte. L'homme congolais aujourd'hui, je ne suis pas sûr qu'il soit conforme à la sagesse initiatique.*
 - *Non, il est pris dans les affres des souffrances quotidiennes et ce n'est pas dans les affres de la souffrance qu'on devient grand pour participer à la construction du pays*
 - *On peut aussi prendre la souffrance comme une épreuve sur la route initiatique et la vaincre. Il faut alors savoir développer les valeurs d'endurance, de créativité, de recherche de solutions communes aux problèmes.*

Dans toutes ces affirmations, la lumière des mythes indique une direction : la construction d'un homme neuf, pour forger le nouveau destin congolais.

Troisième partie

L'éclat des mythes de notre temps

Inventer des récits-forces pour un monde qui vient

Il n'y a pas que dans les vieux temps que l'humanité a vécu des mythes comme fondements de l'être-ensemble et langage pour dire les normes qui valent la peine d'être vécues. Dans nos temps actuels, les peuples vivent aussi des récits mythiques et construisent leur identité sur ces récits-forces, selon des rituels qu'il est bon d'étudier pour orienter l'éducation humaine vers l'avenir. Même s'ils n'ont pas la même structure logique et le même contenu sémantique que les vieilles sagesses antiques, ces mythes promeuvent les mêmes dynamiques éthiques qui couvrent les domaines de l'anthropologie, de la politique, de l'économie, de l'organisation sociale et de la culture. Ce sont ces domaines essentiels de la vie qu'il convient d'éclairer autour de ce que les mythes sont aujourd'hui.

Dans le domaine anthropologique, ce sont les sciences qui sont devenues dans leur ensemble un vaste récit mythique, depuis les sciences humaines jusqu'aux sciences exactes qui pensent l'homme selon de nouvelles perspectives de vie.

Dans le domaine éthique, la question des valeurs se pose au cœur des choix de civilisation à faire et au sein des débats où des mythes de changement ouvrent les portes d'un nouveau destin pour l'humanité.

Dans le domaine politique, les révolutions du monde contemporain ont construit une image de l'humanité forgée par des utopies nouvelles.

Dans le domaine économique, les mythes des rationalités néolibérales affrontent les mythes du nouveau monde possible.

Structuré par tous ces mythes, le monde contemporain se cherche une voie d'avenir. Il inventera sans doute de nouveaux mythes pour son futur, dans une marche dont nous pouvons fertiliser les orientations dans des analyses sur ce que l'humanité vit ici et maintenant.

Dans ces analyses dont la présente réflexion n'est qu'une ébauche des possibilités réelles, il convient de bien dégager les forces

sociales en présence au cœur du monde tel qu'il est et tel qu'il voudrait être, les dynamiques d'idées et d'utopies que ces forces représentent et incarnent comme visions du monde et les enjeux à mettre en débat.

Quand on a mis en lumière tout cela, on peut dégager la sagesse du monde actuel malgré les turbulences qui agitent la société et le chaos de nos systèmes d'organisation d'où l'on doit espérer que jaillira un autre monde possible.

De tous les mythes contemporains dont vit l'imaginaire de l'humanité, le mythe politique de la révolution est sans doute le plus fascinant et le plus porteur de vives espérances. L'âge moderne aura été, dans son essence, l'âge des révolutions. C'est-à-dire l'âge des ruptures avec un ordre ancien pour un ordre nouveau.

Nous connaissons les plus grandes des révolutions de notre temps : la révolution américaine, la révolution française, la révolution russe.

Nous connaissons aussi celles qui ont été écrasées : la révolution espagnole, la révolution hongroise, la révolution tchèque au temps du communisme.

Retentissants ont été les événements comme la chute du mur de Berlin et l'émergence du nouvel ordre postcommuniste qui sont des révolutions qui déterminent aujourd'hui l'ordre du monde.

Toutes ces révolutions ont en leur cœur un schème mythique : le changement radical des choses et le renversement des ordres établis pour un autre monde possible soudain réalisé et exalté par de nouvelles devises, de nouveaux slogans. Ce schème du changement change aussi les esprits et construit une sorte de nouvelles personnalités. Même quand les révolutions ont été défaites, elles ont la force d'être encore un espoir, la conviction que tout est toujours possible dans l'humanité.

Exalter le renversement de l'ordre établi quand cet ordre est inhumain et inacceptable est une force dans le cœur de chaque personne humaine : la force de la liberté créatrice. Espérer que rien n'est fini quand on a perdu la bataille est aussi une grande force de l'humain : la force de l'espérance.

Le mythe de la révolution tire sa puissance de prégnance sur les consciences et les esprits du fait qu'il s'enracine dans les profondeurs de ces affects des humains. Autant chez un individu que dans un peuple, il brasse les pouvoirs irrésistibles et engendre des

énergies indomptables. Dans le monde contemporain, les récits des révolutions réussies comme les récits de la souffrance des révolutions écrasées ont une fonction sociale décisive : ils forgent un esprit, ils sont créateurs de monde et « générateurs d'énergies » pour un autre monde possible. C'est dans ce sens qu'on peut les réutiliser pour susciter des révoltes et organiser des indignations qui peuvent changer le monde.

Mais les révolutions n'ont pas seulement cette fonction de création ou de libération d'énergies de révoltes. Racontées comme mythes dans la société, ils forgent un langage de foi en soi et ce langage peut être utilisé pour dire les valeurs qui deviennent universalisables. Devenu base des valeurs universelles, le mythe de la révolution ouvre la possibilité d'une identité universelle, fondement d'un monde nouveau. La révolution française, la révolution américaine ou la révolution russe cessent de magnifier une identité particulière. Elles disent l'humain et cet humain devient la substance du monde. Dans la mesure où ce qui s'est passé ailleurs peut se passer ici, on sait que l'homme est partout le même dans ses aspirations éthiques fondamentales. Sous cet angle, le récit de la révolution est le cœur de l'avènement de l'homme nouveau et dans ce récit, il n'y a d'homme que nouveau comme il n'y a de monde que nouveau, pour reprendre le langage de Gabriel Vahanian.

C'est cette sagesse de l'invention de l'homme nouveau qu'il faut investir dans la nouvelle conscience africaine. Chez nous, les révolutions de l'indépendance ne peuvent être considérées ni comme des révolutions réussies ni comme des échecs de révolutions. Elles demeurent ambiguës et nous avons le devoir d'en relancer l'énergie de sens. Mais nous avons aussi d'autres révolutions qui sont des révolutions lumineuses dans nos consciences : celle de Nyerere en Tanzanie, par exemple. Nous en avons aussi qui ont eu un destin tragique : celle de Sankara au Burkina Faso. Il nous faut les transformer en mythes pour que leurs récits fécondent l'être africain, avec tous les récits de toutes les grandes révolutions du monde.

Il n'y aura pas d'Afrique nouvelle sans cette réappropriation africaine des dynamiques des révolutions. L'éducation politique des nouvelles générations en a besoin.

C'est connu : *les révolutions mangent leurs propres enfants*. Elles se transforment parfois en un ordre plus féroce que l'ordre qu'elles remplacent, dans des dérives inattendues où se révèlent quelque chose de fondamental pour l'humanité. Ce qu'elles révèlent, c'est l'illusion d'une mutation pure de l'homme, d'un triomphe absolu et définitif de la beauté, de la bonté, de la vérité et de l'unité humaine. En elles et dans leur destin tragique comme pour le cas de la révolution française et de la révolution russe, on comprend que rien n'est donné définitivement, que rien n'est acquis pour l'éternité et que toute révolution doit devenir une permanence de la lutte pour les valeurs d'humanité. L'être humain est en quête d'un idéal qu'il sent en lui mais en lui grondent des forces et des énergies contradictoires où ténèbres et lumières s'entremêlent.

D'où l'importance des institutions fortes qui servent de digues contre l'inhumain. Celui-ci est au cœur de la réalité et tous les mythes le disent avec force. Sans digues institutionnelles, les révolutionnaires finissent par s'entremanger. Les acteurs qui ont lutté pour la liberté se détruisent et les dictatures naissent. Napoléon est fruit de la révolution, tout comme Staline. L'homme nouveau que les révolutionnaires promettent accouche souvent de cruautés impensables et les sociétés se mettent à regretter l'ordre ancien.

La bataille des révolutions ne se rapproche de l'idéal cherché par les révolutionnaires que si on dote la société de nouvelles bases d'institutions qui couvent et protègent les valeurs. C'est la condition d'une gouvernance révolutionnaire : la nouvelle institution imaginaire de la société, comme aurait dit Castoriadis. La révolution américaine a suivi cette voie et l'humanité peut voir en elle ce qu'il convient d'assumer comme schème mythique pour changer l'ordre du monde.

Mais elle n'est pas emblématique seulement pour la solidité de ses digues. Elle l'est aussi par l'engagement de ses leaders et de ses élites à croire en un projet commun mobilisateur des énergies créatives : un projet de puissance, une utopie de liberté. C'est en croyant ensemble dans la puissance de la nation que l'on cherche à fonder les valeurs de puissance. L'Amérique avait trouvé ces valeurs

radicales : la rationalité et la moralité, non pas comme simples choix individuels, mais comme substance même des institutions.

En plus, elle a mis sur pied un système éducatif pour promouvoir ces valeurs et en imprégner toute la société. Sans la solidité de son système éducatif, elle n'aurait jamais atteint le niveau de foi en elle-même qui fait sa grandeur et sa puissance. Sans elle, la révolution, comme l'ogre de la légende, aurait mangé ses propres enfants.

Valeurs, institutions, projet commun et éducation. Voilà les leviers que les sociétés africaines n'ont pas pu activer avec force pour s'inventer un grand destin après les indépendances de 1960. Les rythmes des coups d'Etat militaires et l'expansion des dictatures en tâche d'huile sur le continent ont montré comment nos pays n'ont pas eu l'idée de ce qu'être libre veut dire ni à l'échelle des valeurs, ni à l'échelle du projet commun, ni à l'échelle des institutions, ni à l'échelle de l'éducation.

Quand on cherche à savoir pourquoi l'indépendance n'a pas eu une autre destinée que cette catastrophe et que l'on considère le poids de l'Amérique dans cette catastrophe, avec l'assassinat de Lumumba au Congo-Kinshasa par exemple, on se met à penser que la réussite d'une révolution n'est pas seulement une question de victoire ponctuelle. Elle s'étend sur une longue période historique et s'évalue sur des siècles et sur un espace plus vaste, celui du monde dans son ensemble. A cette échelle, l'Amérique, dont la révolution n'a pas mangé ses propres enfants, a beaucoup mangé les enfants des autres et continue de les manger. Son échec est là et il est révélateur d'une autre dimension importante de la révolution réussie : ses valeurs, son projet, ses institutions et son système éducatif doivent avoir une profondeur éthique qui vaut pour toutes les personnes, pour tous les peuples et pour toutes les nations, dans un combat permanent contre les forces du mal et de la destruction. C'est cela la révolution humaine.

Un mythe est fondamental dans le monde moderne : l'économie. Avant d'être une question d'argent, de prospérité matérielle, de théories scientifiques avec statistiques, graphiques et courbes à la clé, elle est, comme le dit l'économiste tchèque Tomas Sedlacek, un mythe. C'est-à-dire un récit fondateur de monde, dynamiseur de conscience, générateur d'énergie vitale, producteur d'un certain type de l'être-ensemble. Dans le monde contemporain, ce récit a le statut de cœur et de levier pour toutes les sociétés. Il irrigue et irise tous les débats qui comptent aujourd'hui. Comme la religion et la philosophie dans les temps anciens, elle est maintenant au cœur d'un monde dont elle gouverne tous les débats.

Prenons le débat sur le développement. L'économie le domine et les paramètres comme les indices de développement humain dans ce domaine renvoient principalement à ce qu'elle désigne comme prospérité matérielle et comme tendances essentielles. Le récit mythique dans ce domaine raconte : l'homme est ce qu'il possède, et ce qu'il possède se mesure en *espèces sonnantes et trébuchantes*. Les nations sont logées à la même enseigne et leur hiérarchie dans le classement mondial est centrée sur leurs richesses. Même quand on parle de développement humain, de développement durable, de développement holistique, la magnanimité et la générosité des expressions n'ocultent pas le fait qu'au fond, c'est de la richesse en argent qu'il s'agit, condition de réussite. La réussite, le langage de notre monde la rythme bien quand il parle de notre société comme une société de marché, d'abondance, de consommation, de travail et de loisirs. Lorsqu'on n'a pas les moyens financiers de vivre dans une telle société, on est misérable, exclu, laissé-pour-compte. Le développement est ici un système de valeurs matérielles, ni plus ni moins.

Prenons aussi le cas du débat sur les systèmes économiques. Le néolibéralisme, qui domine le monde, y brille par ce qu'il considère comme sa supériorité en tant que système de production de richesses et stade suprême du capitalisme de profit et d'accumulation. De ce point de vue, le néolibéralisme est conforme à une certaine

vision de la nature humaine qui lui sert de socle : l'homme comme être de besoins à satisfaire et l'argent comme moyen de satisfaire ces besoins.

Mais il est plus que cela. Beaucoup plus, disent avec raison Pierre Dardot et Christian Laval dans leur excellente étude intitulée *La nouvelle raison du Monde, Essai sur la société néolibérale*, publiée aux Editions la Découverte, à Paris, en 2009. En effet, il n'est pas « une idéologie passagère appelée à s'évanouir avec la crise financière ; il n'est pas seulement une politique économique qui donne au commerce et à la finance une place prépondérante. Il s'agit de bien autre chose, il s'agit de bien plus : de la manière dont nous sentons, dont nous pensons. Ce qui est en jeu n'est ni plus ni moins que la forme de notre existence.

A ce niveau, cette forme est partout exaltée comme le principe même du monde et son esprit, qui « enjoint à chacun de vivre dans un univers de compétition généralisée ; elle somme les populations d'entrer en lutte économique les unes contre les autres, elle ordonne les rapports sociaux au modèle du marché, elle transforme jusqu'à l'individu appelé désormais à se concevoir comme une entreprise. » Elle est la norme du monde, pour tout dire.

Dardot et Laval ajoutent : « Cette norme d'existence préside aux politiques publiques, commande aux relations économiques mondiales, transforme la société, remodèle la subjectivité ».

Par quel biais est-elle arrivée à une prégnance aussi totale sur nos sociétés contemporaines ? Par sa structure comme mythe qui fait rêver chaque personne et lui ouvre une possible voie de la réussite, dans le jeu où l'imagination humaine est mise à profit comme instance du désir d'enrichissement, dans l'espoir qu'on peut sortir vainqueur de la compétition généralisée, qu'on peut être le grand gagnant de la loterie planétaire et que l'on peut maîtriser les arcanes du visible et de l'invisible.

Grâce à l'énergie de foi qui travaille les forces de l'inconscient, du subconscient, de l'imaginaire et de tout l'être, le néolibéralisme a renforcé l'emprise de l'économie sur les réalités sociales de notre temps. L'économie nous a ainsi créés, formatés, et son mythe est devenu notre être même : nous voulons nous accomplir tous comme membres de la société du marché, de la société de

consommation et de la société d'abondance, sans savoir que cette société a ses exigences, ses contraintes et ses rationalités dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles creusent les inégalités, renforcent les injustices et développent les misères, à l'échelle des nations comme à l'échelle mondiale.

Heureusement, de crise en crise, le monde commence à comprendre que les mythes du néolibéralisme comme système du bonheur et de l'économie comme principe de richesse sont une bulle d'illusions, que l'univers est plus vaste que l'économie et que l'homme dépasse la sphère de l'argent.

De là le contre-mythe d'un autre monde possible qui mise maintenant sur les valeurs de l'altruisme, de la bienveillance, du bien commun et de la construction d'une société du bonheur partagé. Tout le mouvement altermondialiste va dans ce sens et nombreuses sont les voix qui ont foi dans des alternatives économiques de grande envergure, comme on peut les entendre dans les livres de Joseph Stiglitz, Jacques Attali, Patrick Viveret ou John Quiggin¹⁰. A travers ces voix, on assiste au retour de l'homme au cœur de l'économie et de l'éthique au cœur du marché et du monde, dans un nouveau mythe gigantesque qui interpelle l'Afrique.

Du fait que l'économie-monde du néolibéralisme ne nous donne pas la place de continent créateur et de force d'action pour être de plain-pied dans la société du travail, du marché, de la consommation et du loisir, nous comprenons en Afrique que l'autre monde possible et l'autre économie possible sont notre voie d'avenir : le plus puissant de nos mythes possibles. Il faut faire de cette utopie et de cette espérance notre visée d'avenir, dans le même élan qu'il nous faut déployer pour maîtriser les logiques et les rationalités du néolibéralisme. Ce sont deux combats à mener, avec deux grappes des valeurs à assumer pour que la deuxième, celle de l'autre monde, prime sur la première, celle de l'argent-roi.

Tout l'enjeu de la nouvelle économie africaine est dans l'éducation à cette vision du monde : notre mythe fondamental auquel nous devons consacrer tout notre système éducatif.

¹⁰ Lire Kā Mana, *Pour l'économie du bonheur partagé, Construire une société heureuse*, Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014.

En effet, en matière économique, l'Afrique ne peut être que l'Afrique de l'invention de soi dans le monde pour un autre ordre du monde. Elle doit se créer elle-même et elle ne peut le faire qu'en se mesurant aux rationalités économiques d'aujourd'hui et aux utopies actuelles du monde, en se tournant vers l'avenir. Cet avenir n'est écrit nulle part et personne n'en a la clé de songes. Croire que tout est perdu et qu'il n'y a rien à produire et à construire, c'est perdre de vue qu'aujourd'hui, nous devons cesser de voir notre continent comme un monde enfermé sur lui-même avec une économie purement domestique ou purement dominée par les autres. Nous devons penser, vivre, agir et produire non seulement pour nous-mêmes, mais pour les autres, dans les réalités d'aujourd'hui et dans l'ambition d'un autre monde possible. C'est un renversement d'optique, une réorientation de vie qui doit devenir notre mythe économique d'avenir.

Un dernier mythe sur lequel il convient de porter notre regard : la culture du tout-monde. Cette culture a un nom : le village planétaire. Des artistes l'exaltent. Des penseurs en sont les hérauts. Des institutions internationales l'incarnent. Tout un mythe nouveau voit le jour sous le mot d'ordre : « s'ajuster ou périr ».

Face à ce mythe, les identités locales et nationales ont des difficultés à s'affirmer comme normes de vie. En économie comme en politique, dans l'éducation comme dans la réflexion sur le monde, on parle mondialisation et on exige que ce soit elle qui dicte les règles. Le récit est celui-ci : nous vivons une ère nouvelle qui a ses règles, ses rationalités et ses exigences. Tout doit se décider selon ces réalités culturelles fondamentales. A savoir : l'universalisation de l'occidentalisation du monde et l'élargissement de ses logiques économiques, politiques et sociales. Le mythe est tellement puissant que toutes les nations donnent l'air de n'avoir plus une contre-offensive idéologique crédible. Le terrorisme et l'islamisme, qui frappent çà et là les esprits, n'ont aucune crédibilité comme alternative.

La seule nouvelle ouverture face à ce mythe est d'humaniser l'occidentalisation du monde et elle a un nom : la mondialisation de l'altruisme. Cela signifie que le tout-monde culturel ne sera pas vraiment l'unité culturelle dans la diversité des identités, mais l'insertion de celles-ci dans un nouveau projet de monde qu'il s'agira de penser ensemble. Comme aucun contre-mythe des idiosyncrasies crédibles ne se met encore en place, la culture mondiale dont l'humanité a besoin est encore à inventer.

L'Afrique est maintenant appelée à réfléchir sur son entrée et sa place dans cette culture. Elle devra le faire par le canal des valeurs d'humanité universalisables, au sein de sa propre histoire comme au sein d'autres histoires particulières d'où ont jailli des valeurs à prétention universelles. Il ne s'agira pas uniquement de soumettre les valeurs occidentales au crible d'une critique fondée sur les capacités des normes existantes à s'universaliser, mais d'ouvrir l'horizon d'une

analyse de toutes les cultures dans ce qu'elles ont d'humain. La mondialisation sera alors la mondialisation de l'humain.

Comprendre le mythe du village planétaire comme le pouvoir de mondialiser l'humain a une triple signification :

- Elle signifie avant tout que l'humain est dans nos mythes du passé et qu'on doit le chercher dans les récits de sagesse qui ont fait de l'homme ce qu'il est au cours de l'histoire de toutes les civilisations.
- Elle signifie aussi que l'humain est encore à construire et qu'il est devant nous comme une splendide et plantureuse utopie.
- Elle signifie enfin que l'humain est en nous et qu'il faut le découvrir en le séparant de la barbarie qui, elle aussi, est en nous, comme elle était dans le passé de l'humanité et qu'elle sera, sans doute, dans l'avenir des peuples.

La sagesse, c'est de penser l'homme comme pouvoir d'un être-ensemble pour vaincre la barbarie et construire une civilisation solidaire, au jour le jour. Sans illusion d'une victoire définitive sur le mal. Sans céder non plus ni au défaitisme ni au fatalisme qui verrait dans l'homme un être incapable de se transcender face au mal pour une culture de la coopération, de l'alliance, de la collaboration entre les civilisations : une société de l'altruisme.

Il n'y a vraiment d'avenir pour l'Afrique et pour le monde que si le mythe du futur de l'humanité est celui-là : le mythe de la nouvelle espérance contre tout ce qui entraîne l'humanité vers la catastrophe dans tous les domaines. Si l'humanité doit être pensée comme une et indivisible, c'est contre cette logique de la catastrophe. Pour le bonheur solidaire.

En s'inscrivant dans la trame des grands mythes de l'humanité depuis les vieilles civilisations antiques jusqu'à nos jours, on ne peut pas ne pas voir que ce que les mythes cherchent, c'est de dire l'homme dans ce qu'il est et dans ce qu'il devrait être. Ce qu'il est, c'est sa substance comme élément du monde. Ce qu'il doit être, c'est son sens comme visée de monde. Entre les deux, il y a la bataille de l'existence comme tissu de valeurs, dans la conquête d'une unité qui donnerait aux êtres humains un être-ensemble de plus en plus vaste, jusqu'à la dimension planétaire incarnée par des hommes-forces, êtres de pouvoir créateur et de nouvelles espérances.

Nous sommes à ce stade où s'ouvre ce nouvel horizon à l'humanité, où prend naissance un nouveau destin, comme un nouveau commencement du monde. A ce stade, il faut une nouvelle sagesse. Nous l'avons cherchée dans les mythes anciens et dans les mythes contemporains, autour des axes anthropologique, éthique, politique, économique et culturel.

A l'échelle anthropologique, nous savons que pour changer une société, il faut lui proposer les mythes qui la transforment et la renouvellent dans son être : les mythes de rupture et les mythes de création. Ce sont des récits qui ont une prégnance sur l'inconscient, le subconscient et l'imaginaire. Ils construisent une image et des représentations de ce que l'être humain est et doit être. L'Afrique a besoin de tels mythes, qu'il s'agisse de la réactivation des anciens mythes ou de la création de nouveaux mythes.

A l'échelle éthique, nous avons vu comment la société est une bataille entre les valeurs d'humanité et les forces des ténèbres. Sans les nommer explicitement, ces forces des ténèbres ont été présumées ici. Ce sont celles qui ont jailli dans l'histoire quand des peuples se sont arrogé le droit d'être les maîtres du monde et de disposer de la vie d'autres peuples, dans le nazisme, dans les génocides comme au Rwanda en 1994, dans l'islamisme exterminateur et dans l'ultralibéralisme cannibale. Les mythes positifs combattent ces énergies du mal par la puissance de l'intelligence, de l'imagination et du cœur. Ils disent les valeurs qui ont fait l'humain,

qui continuent à faire l'humain et qui ouvrent l'horizon d'une nouvelle humanité délestée du mal, dans les aspirations des personnes et des peuples, ardemment. Il y a ainsi une éthique des nouveaux cieux et de la nouvelle terre, cœur de la sagesse des mythes. Il faut y croire et faire de cette foi la nouvelle éthique du monde.

Cela demande une nouvelle politique, une nouvelle économie et une nouvelle culture : la politique, l'économie et la culture du bonheur partagé, forgé, porté et fertilisé par le mythe d'un nouvel homme à faire naître.

Connaître les grands mythes de l'humanité, c'est s'engager sur ce chemin du nouvel homme, commencement d'un nouveau monde possible.

Entretien téléphonique avec un ami qui a lu le texte de ce livre.

Lui : Tu ne sembles pas croire que l'Afrique peut maîtriser les mythes modernes.

Moi : Si.

Lui : Par quel moyen ?

Moi : L'éducation de l'imaginaire.

Lui ; C'est-à-dire ?

Moi : La révolution à faire est de l'ordre mental. Elle est dans l'image de soi que l'on crée, que l'on projette et que l'on développe. Elle est dans la foi que l'on a dans cette image et dans l'énergie que l'on y investit. Le système éducatif africain néglige la puissance des images, des représentations et des idées de soi. Pourtant, tout commence par là.

Lui : Ce ne sont pas les images qui donnent à manger à un peuple. Ce ne sont pas les images qui construisent le développement : les routes, l'énergie, la richesse économique et la grandeur politique, pour parler comme toi.

Moi : Si.

Moi : L'imaginaire d'un peuple, ce ne sont pas seulement les images abstraites, mais des images-énergies. Des puissances créatrices. Ce sont des forces-vie. De telles réalités, quand on n'y plonge de tout son être, créent un être nouveau. Et l'énergie de l'être nouveau est action. Et l'action construit une autre réalité, un autre monde possible. Les mythes sont les puissances de cette possibilité d'un autre monde.

Lui : Tous les mythes modernes dont tu as parlé dans ton livre, c'est-à-dire la révolution, la richesse matérielle, le progrès, la puissance, le Tout-Monde, et il faut y ajouter l'indépendance, le socialisme, la personnalité africaine, l'authenticité et bien d'autres mots-fétiches,

cela fait des années que l’Afrique en parle. Et pourtant rien ne change. Relis Kourouma et ta mémoire se réveillera.

Moi : L’Afrique parle de tout cela mais elle n’y croit pas. Le Congo en parle mais ne fait rien pour y croire. Si nous y avions foi, nous aurions commencé par casser avec notre être-caniche, ce mode d’inscription de l’Afrique et d’intégration du Congo dans l’ordre mondial. Les politiques de caniche, l’économie de caniche, la culture de caniche face à un monde qui nous domine, nous formate et nous crée à l’image qu’il se fait de nous, nous aurions déjà rompu avec cela. Dans nos têtes avant tout. Puis dans notre organisation de nous-mêmes comme peuples, pays et civilisations. Nous ne l’avons pas fait et tout notre système éducatif est conçu pour répandre dans l’esprit des générations montantes le complexe de caniche. Tant que ce complexe structure notre être, les incantations et les slogans que l’on confond avec les mythes ne donneront rien. Il faut recommencer par l’éducation et semer les vrais mythes-puissances, les vrais récits-forces, les vraies narrations-énergies dans l’imaginaire de la jeunesse. A temps et à contretemps.

Lui : Tu rêves.

Moi : C’est toi qui dors.

Lui : Tu crois que le système éducatif actuel est susceptible de semer les mythes créateurs de nouvel être dans les esprits en Afrique et au Congo ?

Moi : Oui.

Lui : Par quelle magie ?

Moi : Je réponds en trois points. Un : le contexte est favorable. Achille Mbembe, dans *La critique de la raison nègre*, montre clairement que le décrochage de l’Europe par rapport aux nouvelles puissances comme la Chine et l’Inde donne à l’Afrique de nouvelles possibilités de liberté et de créativité. Je crois à cela, car l’Europe a été jusqu’ici l’obstacle au développement de l’Afrique. L’obstacle tombe. Des puissances nouvelles naissent et rendent possibles de nouveaux imaginaires. L’Afrique n’avait pas eu un tel contexte favorable depuis cinq siècles.

Lui : Mbembe parle aussi du devenir-nègre du monde comme d'un système féroce qui ne laisse pas beaucoup de marges de manœuvre aux sociétés faibles.

Moi : Je te dis alors le point deux sur lequel j'attire ton attention. Un contexte est une opportunité et il dépend de nouveaux acteurs historiques de le transformer en puissances de changement. Le devenir-nègre du monde signifie justement que l'Afrique n'est plus une exception et qu'en devenant la règle du monde, elle s'inscrit dans de nouvelles batailles de l'invention d'un autre monde possible. Elle doit décider de se doter d'un système éducatif qui réponde à cette aspiration de ses propres peuples. Si les pouvoirs politiques africains refusent de vaincre leur complexe de caniche pour mettre sur pied des structures éducatives nouvelles, qui forment de nouveaux acteurs historiques, il faudra que tous ceux qui sont conscients des enjeux créent des lieux alternatifs et des structures clandestines de formation de nouvelles forces d'initiative historique.

Lui : Trois ?

Moi : Le troisième point, ce sont justement les enjeux. Ils sont énormes. C'est tout l'avenir du Congo et de l'Afrique qui se joue aujourd'hui. Ou nous faisons la révolution de notre être et de notre imaginaire et notre avenir sera brillant, pour parler comme Kasa-Vubu. Ou nous nous enfonçons dans notre être de caniche, et nous n'avons pas d'avenir du tout. Il faut être à la hauteur de cet enjeu de l'histoire et cela demande un imaginaire de force, de puissance, de créativité, de liberté. L'enjeu de l'éducation, c'est de créer cet être là. Cela commence par le pouvoir des mythes-énergies sur les esprits, les consciences et les profondeurs des forces de foi en soi. Tous ceux qui réfléchissent sur ces questions savent que nous n'avons pas le choix.

Lui : Je ne sais pas s'il faut te suivre dans tes rêves.

Moi : Tu as le choix entre le rêve et le désespoir.

Lui : Tu me pièges.

Moi : Il faut choisir d'espérer et agir pour changer les choses.

Lui : Comme tu dis : « Nous n'avons plus le choix ».

Moi : C'est pour cela qu'il faut presser le pas, comme dit Achille Mbembe.

Lui : Et bien fixer le cap.

Moi : Le cap est celui du nouvel imaginaire africain, du nouvel imaginaire congolais.

Lui : Je connais. J'ai lu tous tes livres.

Si j'ai posé mon regard sur le vaste monde des récits mythiques, c'est parce que je sais non seulement qu'en eux des réalités qui valent la peine d'être vécues sont dites sous forme des normes, mais qu'un sens s'ouvre en leur sein, hier comme aujourd'hui, vers un futur de nouvelles utopies, de nouvelles espérances et de nouvelles initiatives d'humanité.

En Afrique, ce savoir est capital et décisif : il permet de sortir du pessimisme et du fatalisme, ces pathologies contre lesquelles il est important de mobiliser les énergies de l'imagination pour une vie nouvelle.

Du mythe de Gilgamesh jusqu'au mythe du village planétaire d'aujourd'hui, en passant par les mythes égyptiens, les mythes grecs et les grands récits de notre temps, c'est de l'enfantement d'un autre monde qu'il est question.

La construction de ce monde est l'enjeu de toute l'éducation, ici et maintenant. Elle est au cœur du pouvoir et de la sagesse des récits-forces, malgré les obstacles, les souffrances et les tragédies de l'existence humaine.

De ce point de vue, les mythes, comme les symboles dont parle Paul Ricœur, nous donnent à penser. Ils nous donnent à penser avec confiance l'avenir du monde.

Les mythes nous donnent aussi à vivre comme des êtres humains, dans le contexte d'un monde où l'inhumain a élu domicile par la violence, par l'instinct de domination et par le déni cruel des droits, des devoirs et des pouvoirs des personnes et des peuples.

Les mythes, également, nous donnent à rêver. Ce sont des réserves d'énergies imaginatives qui nous éveillent à la créativité.

Enfin, les mythes nous donnent à agir : à donner corps et vitalité aux magnifiques puissances de notre imagination créatrice.

Je dois le dire haut et fort : pour être efficaces comme puissances créatrices au cœur des personnes et des peuples, il est indispensable que les mythes deviennent une énergie éducative créée et pensée comme telle. Ils le deviennent dans une double opération psycho-sociale.

Il y a d'abord l'opération d'intégration des récits mythiques au cœur de la culture vécue. Appelons cela opération de *culturation* décisive : il consiste à raconter les mythes à temps et à contretemps, sous diverses formes, en en grossissant les traits, en en intensifiant les énergies signifiantes pour qu'elles soient intériorisées surtout par les générations montantes, en les exaltant à travers les rites sociaux célébrés au rythme des saisons sociales. On fait ainsi digérer le mythe par la mémoire et l'imagination historiques, et le peuple qui l'intègre se dote d'un nouvel être : l'être-force, qui a foi en son pouvoir créateur comme communauté pour un nouveau destin.

Certains peuples tiennent leur grandeur par cette opération de culturation manifeste : ils sont ce que leurs mythes de grandeur ont fait d'eux. Tout le monde connaît le destin des descendants des Hébreux. Sans le mythe de l'élection divine, l'histoire les aurait déjà balayés de la surface de la terre. Mais un verbe les a portés et irrigués dans leur psychisme et dans leur être-ensemble et ils sont devenus peuple-force.

En Afrique, un peuple comme le peuple bamiléké de l'Ouest du Cameroun s'est forgé un mythe de peuple dynamique à travers une conscience collective alimentée par des récits de la vie de tous les jours : des récits sur l'être bamiléké comme être pour gagner, pour réussir et pour rayonner ; récits sur le peuple bamiléké comme peuple qui subit la haine des autres ethnies au Cameroun et qui doit se défendre rien que par son génie. L'impact de ces récits-forces est prodigieux : il a fait des Bamiléqués un peuple-force dont les individus n'ont qu'une obsession : *le devenir-force de leur propre être*, dans la prospérité matérielle comme dans l'éclat de l'intelligence créatrice.

En revanche, des peuples qui ont oublié leurs mythes fondateurs et qui n'en font pas le cœur de leur mémoire et de leur imagination historique déclinent à vue d'œil.

Le cas de la Grèce contemporaine est le cas le plus significatif. Fille de la civilisation la plus brillante du monde antique par ses créations de l'esprit, cette nation gît maintenant dans une crise sans pareille que l'Europe entière cherche à juguler à coup de milliards d'euros, sans se rendre compte que le problème réel est l'effondrement de l'imaginaire grec dans sa foi en ses propres mythes créateurs. En oubliant de se créer comme une Grèce éternelle qui transmet de génération en génération le génie de son histoire pour un vaste et généreux projet d'avenir, le peuple grec n'a pas pu se doter d'une éducation créatrice. Ses étoiles se sont éteintes dans le firmament du monde, comme le furent dans le temps les étoiles du Portugal et de l'Espagne, jadis maîtres du monde. Quand un peuple perd la foi en son génie et se contente d'une éducation médiocre délestée des grands mythes de son être historique, il s'effondre dans ses bases anthropologiques.

En Afrique, le cas typique est celui du peuple Kongo en République Démocratique du Congo. Issu d'une brillante civilisation dont les Portugais découvrirent la splendeur au début de l'ère moderne, ce peuple a perdu son dynamisme créateur. On peut s'en rendre compte en traversant son espace géographique aujourd'hui. Rien n'y indique les splendeurs d'antan, ni à l'échelle économique, ni à l'échelle politique, ni à l'échelle culturelle. On dirait que le génie kongo s'est éteint. Le peuple subit partout un sort dont la misère matérielle et le silence de l'esprit sont des signes inquiétants pour l'avenir. Malgré le dynamisme d'une religiosité enracinée dans un prophétisme qui eut ses heures de gloire avec les prophètes comme Béatrice Kimpa Vita et Simon Kimbangu, on sent que cette religiosité est vide et qu'elle n'anime plus une identité forte et fertile. Même la langue, le Kikongo, recule face au lingala, dans un étiolement et une régression qui n'augurent rien de bon pour l'avenir. L'espace kongo a laissé mourir ses mythes et les cadavres de ces mythes pourrissent dans l'être de toute une société. On a face à lui le sentiment d'une étonnante ménopause de l'imaginaire : un vide de conscience créatrice. Il n'y a plus aucun récit-force du peuple sur lui-même, aucune éducation-force pour inventer l'avenir. Seule la misère progresse et donne de ses villages l'image d'un monde qui meurt. Un

monde qui meurt, faute de mythes de grandeur et de puissance, faute de réactivation, de revitalisation et de redynamisation des forces mythiques dans les cœurs et les esprits.

Pour faire des mythes une force d'éducation inventive, l'opération de culturation décisive ne suffit pas. Une fois qu'elle est enclenchée, il faut ensuite *la puissance du concret qui est une réponse à la grande question de Lénine : Que faire ?*

Cette opération de concrétisation de la puissance des mythes doit se faire par l'enseignement du sens de l'initiative grâce à la foi dans les récits-forces et dans l'éclat des utopies nouvelles qui créent de nouveaux mythes d'espérance. Que l'on se reporte aux mythes anciens ou aux nouveaux mythes du monde actuel, il est important de savoir que les mythes positifs agissent sur l'imaginaire individuel et social pour faire des hommes des êtres d'action. Ce sont les actions qui comptent parce qu'elles sont l'expression d'une identité créatrice. Quand un peuple s'affirme comme grand peuple en recourant à ses mythes fondateurs, il ne renvoie pas seulement à un passé, il le montre et l'assume par sa manière de vivre et son pouvoir de forger son destin dans des problèmes concrets. Les Etats-Unis ne sont pas un grand peuple aujourd'hui tout simplement en référence à la révolution américaine ni le peuple russe par rapport à la révolution russe. Ils le sont parce qu'une force sociale entretenue dans une politique économique, scientifique et militaire les impose dans le monde. En Afrique, cette dimension concrète de la conscience créatrice nous manque. C'est pour cela que nos références aux mythes pharaoniques et aux mythes des grands ancêtres glorieux ne portent pas leurs fruits de production des Hommes-forces et des nations-forces. Elles exaltent des identités verbeuses dont rien ne prouve encore qu'elles soient des identités-forces. Il leur manque l'énergie organisatrice sans laquelle les mythes restent de simples légendes infécondes. D'où la nécessité de doter la société des structures et des espaces d'éducation à la culture de l'initiative. C'est-à-dire de l'art de faire des choses au lieu de parler des choses. Cet art est le sommet de l'impact des mythes sur l'imaginaire. Il lie le présent qui fait problème aux utopies que l'on concrétise par l'action.

Ainsi, des peuples comme les peuples kongo et luba en RDC, qui ont en leur sein des mythes de la grandeur et des splendeurs passées pourraient aménager sur leur territoire des structures pour

nourrir l'imaginaire des jeunes avec des savoirs historiques centrés sur l'énergie de remobilisation de soi pour inventer une nouvelle grandeur et de nouvelles splendeurs. Ils le feront dans des institutions où l'enseignement de la politique, de la psychologie des peuples, de l'économie du bonheur partagé et de l'exaltation des utopies obligera les nouveaux Kongo et les nouveaux Luba à créer du nouveau pour vivre et à le faire rayonner au sein de la nation grâce à de nouveaux leaders formés pour relancer les ressorts de leur culture en vue d'une grande destinée.

Se créerait ainsi une nouvelle ambiance sociale de mythes tournés vers l'avenir, pour fertiliser l'imaginaire au cœur de la nation congolaise. Si toutes les ethnies entraient dans ce processus de re-mythisation de leur être, on inventerait une révolution-comparaison dont l'inter-fécondation donnerait au Congo un destin de lumière. Non pas seulement le Congo, mais toute l'Afrique.

On comprend ici l'importance de l'éducation par les grands mythes de l'humanité pour l'émergence d'une nouvelle société grâce à un nouvel imaginaire. Sans mythes porteurs d'énergie du changement, il n'y aura pas de changement du tout. Sans personnalités-forces irriguées par les récits-forces, sans structures politiques, économiques et culturelles animées par un leadership de foi en soi et de créativité de tout l'être, aucune grandeur n'est possible.

Pour une culture de la grandeur, de la puissance et de la création, la sagesse des mythes est indispensable. C'est pour cette raison que toutes les instances où un peuple se raconte les histoires sur son destin sont essentielles : l'art, le roman, la poésie, l'épopée, le dynamisme des griots et les études de philosophie et lettres. Elles sont le ferment de l'imaginaire.

Se raconter positivement comme peuple, en reprenant les mythes antiques et en en inventant de nouveaux pour ouvrir un grand avenir, c'est dans ce suc discursif que se créent les hommes-forces, les peuples-forces, les destinées fortes et les personnalités inventives. L'Afrique en a besoin pour devenir une société de sagesse : une société des valeurs d'humanité, où les hommes comprennent comment le monde est et en quoi il faut le changer. L'heure est venue de comprendre cela, surtout pour les générations montantes dont le destin dépend de la puissance, de la fécondité et de la splendeur de leur imaginaire.

Conclusion

Si on me pose la question de savoir à quoi servent les mythes anciens et pourquoi il nous faut inventer des mythes nouveaux pour changer la société africaine aujourd'hui, je ne résisterai pas à l'envie de reprendre ce qu'a dit Raoul Vaneigem, penseur-phare des années 1967-68, lorsqu'on lui a posé la question, en 2013, de savoir ce qui le révolte le plus. Il a dit :

« La passivité, le fatalisme, la servitude volontaire, le fétichisme de l'argent, l'enseignement concentrationnaire avec ses principes de concurrence, de compétition et d'obéissance à l'économie, la stérilisation de la terre par la transformation du vivant en marchandise et le manque de créativité de ceux qui prétendent combattre la barbarie avec les armes de la barbarie et non par la puissance de la vie ».

Nous sommes avec cette parole au cœur du désir de révolte constructrice que les mythes devraient susciter dans l'imaginaire des jeunes générations pour l'invention d'une nouvelle société africaine, d'un nouveau monde possible.

Mais les mythes sont plus que la révolte constructrice. Ils sont le moteur d'une nouvelle humanité que l'espèce humaine doit créer par sa puissance de vie. Sur cette dimension, je ne résiste pas à l'envie de reprendre la parole forte du penseur congolais Kayoka Luendu. Deux mois avant sa mort, il avait formulé un acte de foi en la vie et au destin de l'homme dans l'univers :

« Je crois au souffle de l'humanité nouvelle qui jaillira comme un soleil pour les générations futures. Je ne sais pas quelle forme prendra cette humanité. Je ne sais pas quand elle surgira, mais je sens que des milliers et des milliers d'hommes et de femmes croient et travaillent à son avènement. Nous vivons une ère merveilleuse de son enfantement. »

Il n'y a pas plus belle manière de dire haut et fort ce que les mythes racontent aux humains : l'avènement *des nouveaux cioux et d'une nouvelle terre*, dont le livre de l'Apocalypse parle, la révélation

du nouvel homme dans les turbulences de l'histoire et les rêves des humains. Tant que cet espoir sera dans le cœur de l'homme, il ne faudra pas désespérer de l'espèce humaine. Ce qu'il faut, ce sont des veilleurs pour cette puissance de vie, des hommes-forces pour cette germination de l'inattendu.

Remerciements

A la fin de ce livre, c'est un devoir pour moi de dire merci à la direction de Pole Institute. Sous son impulsion, le chantier de recherche sur les mythes porteurs d'éthique de transformation sociale ouvre des horizons utiles pour l'éducation des générations nouvelles. Je suis heureux d'avoir contribué avec ce livre à ce chantier éducatif.

Je remercie également Michel Séguier, qui vient d'être arraché par la mort à notre affection à tous et toutes au sein de Pole Institute. Avant sa mort, il a lu attentivement le premier jet de cet ouvrage et m'a suggéré des orientations utiles, importantes et lumineusement fécondes.

Onesphore Sematumba s'est chargé de relire, en grammairien attentif et en esthète passionné, l'ensemble du livre pour en corriger les imperfections grammaticales et les obscurités de style liées à ma formation de philosophe. Je lui exprime toute ma gratitude.

A Solange Gasanganirwa, avec qui j'anime les sessions de formation des jeunes à Pole Institute, toute ma reconnaissance et mon estime. Sa lucidité et sa sagesse m'enfantent au monde nouveau.

J'exprime enfin ma gratitude à Jean-Blaise Kenmogne, des Editions CIPCRE à Bafoussam, et Constantin Kabela Cici, des Editions du Cerdaf à Kinshasa. Ils m'ont donné l'autorisation de reproduire ici certains textes contenus dans mes publications antérieures. Nous sommes ensemble, comme on dit au Cameroun.

Postude

Par Gisèle Mahamba Kavira.

Notre nom : Gisèle Mahamba Kavira. Nous étudions actuellement à l'Université libre des pays des Grands Lacs, dans la Faculté de psychologie et sciences de l'éducation, à Goma. Nous n'appartenons pas à la génération des ceux à qui leurs grands-parents racontaient les contes, les mythes et les légendes. C'est pour cela que nous avons accepté d'écrire ce postlude au livre du professeur Kā Mana, qui est une véritable découverte pour nous et pour beaucoup de jeunes qui suivent l'enseignement de ce philosophe à Pole Institute.

Nous tous, nous avons notre monde à nous. C'est le monde de l'université d'aujourd'hui, des Eglises, de la télévision et des mouvements des jeunes. Nous avons nos préoccupations. Nous sommes passionnés par nos musiques. Tout cela est loin, très loin du monde des traditions africaines et des mythologies antiques. Voici que le professeur Kā Mana nous sort de notre monde et ouvre nos yeux sur l'inconnu. Il nous dit : l'humanité vient de loin et il a un passé dont vous pouvez beaucoup apprendre. Il nous parle alors des récits de très vieux temps : Gilgamesh, Œdipe, Isis et Osiris, Dédale et Icare, Kaidara et Njeddo Dewal.

Ce professeur se fait notre grand-père au bord du feu à la tombée de la nuit. Il nous ouvre le ventre de ce qu'il appelle les récits-forces. Ce ne sont pas des récits comme les autres. Ils sont force. Ils sont puissance. Ils sont sagesse. Et ils sont très actuels, de manière inattendue. On les trouve à la source de l'histoire humaine comme on les retrouve au cœur des événements comme la révolution française, ou la révolution russe, ou toutes les révolutions qui veulent changer les choses, comme le printemps arabe, très récemment. Ces événements eux-mêmes deviennent récits-forces, mythes pour l'éducation de l'esprit.

En lisant le livre du professeur Kā Mana, nos yeux et nos oreilles se sont ouverts et nous avons cherché, tous les jeunes que Pole Institute forme, à savoir de quoi il s'agit.

Nous savons qu'il existe de mythes négatifs. Nous savons aussi qu'il y a des mythes positifs. Les deux sont forces, puissances et

énergies et agissent en nous. Sur ces réalités, le professeur nous a un jour raconté l'histoire suivante, qu'il a lue quelque part et qui à ses yeux éclaire tous les mythes. Voici cette histoire :

Un grand-père dit à son petit-fils : *« Une lutte impitoyable se déroule en nous, une lutte entre deux loups. L'un est mauvais – il est haine, avidité, arrogance, jalousie, rancune, égoïsme et mensonge. L'autre est bon – il est amour, patience, générosité, humilité, pardon, bienveillance et droiture. Ces deux loups se battent en toi comme en tous les hommes. »* L'enfant réfléchit un instant, puis demanda : *« Lequel des deux loups va gagner ? »* *« Celui que tu nourris », répondit le grand-père.*

Le présent livre illustre cette antique sagesse pour le Congo et l'Afrique. Dès les premières pages, il parle d'un mythe négatif, celui d'une petite localité de Sange. Les gens y offrent à nos yeux l'esprit d'un Congo malade : attitudes d'irresponsabilité, de confiance dans la chance et du refus de travailler en utilisant les forces dont nous disposons au fond de nous-mêmes, nous Congolais. Nous nous sommes reconnus, nous jeunes, dans ce miroir négatif. Nous avons compris qu'il faut casser le miroir, nous changer et changer le pays.

De quelle manière faut-il le faire ? Il faut (Re)découvrir les mythes positifs et (Re)inventer les valeurs pour vivre. Les mythes apparaissent alors « comme chemin d'une éducation aux trésors de sagesse sans lesquels l'humanité ne serait pas devenue ce qu'elle est ». Cette sagesse, dans l'ensemble, est celle-ci : « il faut se libérer de ses limites, de ses échecs, de ses drames, de ses délires et de toutes les catastrophes qui nous empêchent d'être des hommes et des femmes de créativité, de responsabilité et d'imagination » dans tous les domaines. Nourrir le bon loup dans notre imaginaire. Les mythes enseignent alors ce qui est le cœur même des réflexions du professeur Kā Mana : l'éthique de l'homme-force, de l'homme de l'énergie de vie, l'homme de bien. Au plan économique, politique, culturelle et géostratégique, celui ou celle qui médite les mythes et les comprend devient une personne-force, une énergie de vie, une personne de bien. Il se bat contre les forces contraire, « il crée, il innove, il change son pays, positivement. »

Nous sommes heureuse d'avoir lu le présent ouvrage. C'est un ouvrage admirable, riche de la sagesse et de la puissance qu'offre les mythes d'hier et d'aujourd'hui. Pour notre part, c'est un immense

plaisir et un gain inestimable, pour des mythes du futur, que notre génération doit inventer.

L'auteur ne parle pas ici la langue de Canaan philosophique. Son ouvrage est comme une œuvre de vulgarisation au sens le plus heureux du terme, accessible à tous les lecteurs, qu'ils soient versés ou non dans le grand monde des idées. A ces lecteurs que nous sommes, il a offert un livre utile, écrit en langage clair et simple. Nous avons beaucoup aimé son contenu qui nous a ouvert les yeux sur tout un monde qui nous était inconnu : le fond de l'être humain et de la société des hommes. Nous avons compris que le monde des mythes, c'est la vérité de chaque être et de tous les êtres. « Le moteur de la destinée humaine », selon le mot de l'auteur.

Du même auteur

- *Médiations*, poème, Archipel, Bruxelles, 1985.
- *L'ontologie musicale de mon plus bel arbre chanteur*, poème, Archipel, Bruxelles, 1986.
- *L'homme, la question éthique et l'idéologie économique*, Archipel, Bruxelles, 1986.
- *Destinée négro-africaine, essai*, Archipel, 1987.
- *Une poétique philosophique*, Noraf, Louvain-la-Neuve, 1986.
- *L'expérience poétique de la transcendance*, Publications universitaires africaines, Munich-Kinshasa-Bruxelles, 1987.
- *L'Afrique va-t-elle mourir ?* Cerf, Paris, 1991 (deuxième édition chez Karthala, Paris, 1993).
- *Théologie africaine pour temps de crise*, Karthala, Paris, 1993.
- *L'Eglise africaine et la théologie de la reconstruction*, Bulletin protestant de Genève, 1994.
- *Christ d'Afrique, Les enjeux éthiques de la foi africaine en Jésus-Christ*, Karthala-CETA- Editions CLE-Editions HAHO, Paris-Nairobi-Yaoundé-Lomé, 1994 (deuxième édition en 1997).
- *Ethique écologique et reconstruction de l'Afrique* (ouvrage collectif), CLE-CIPCRE, 1996.
- *Chrétiens et Eglises d'Afrique : penser l'avenir. Le salut en Jésus-Christ et la construction de la nouvelle société africaine*, CLE, Yaoundé, 1999.
- *La nouvelle évangélisation en Afrique*, Karthala-CLE, Paris-Yaoundé, 2000.
- *Le souffle pharaonique de Jésus-Christ. Réinventer le christianisme dans ses sources, sa lumière et ses fondements africains*, Sherpa, Yaoundé, 2001.
- *Pour la nouvelle théologie des femmes africaines* (en collaboration avec Hélène Yinda), CLE, Yaoundé, 2001.
- *Le message du VIH-SIDA à l'Afrique* (en collaboration avec Marcellin S. Dossou et Jean-Blaise Kenmogne) CIPCRE, Bafoussam, 2002.
- *Théologie du bonheur partagé. Une réponse de l'Eglise africaine au défi de la mondialisation* (dir.)

- *Changer ou périr. Vision et stratégie pour vaincre la VIH-SIDA en Afrique*, (en collaboration avec Marcellin S. Dossou et Jean-Blaise Kenmogne), CLE-CIPCRE, Yaoundé, 2000, Sherpa, Yaoundé, 2004.
- *Guérir l'Afrique du Sida*, Sherpa, Yaoundé, 2004.
- *Religion, culture et VIH-SIDA*, Sherpa, Yaoundé, 2004.
- *Christianismes africains. Construire l'espérance*, Sherpa-Pentecôte d'Afrique, Cotonou-Yaoundé, 2004.
- *Réussir l'Afrique* (dir.), CIPCRE, Bafoussam, 2004.
- *La Mission de l'Eglise africaine, Pour une nouvelle éthique mondiale et une civilisation de l'espérance*, Yaoundé-Bafoussam, CIPCRE, 2005.
- *A cœur ouvert, confessions d'un croyant africain*, Yaoundé, CLE-CIPCRE, 2006.
- *L'Afrique notre projet*, Yaoundé, Editions Terroirs, 2009.
- *Il y a urgence, Pour la nouvelle indépendance de l'Afrique et de notre pays*, Kinshasa, Editions Universitaires Africaines-Pole Institute, 2010.
- *Changer la République Démocratique du Congo*, Bafoussam, CIPCRE, Bafoussam, 2012.
- *Eduquer l'imaginaire africain*, Bandjoun, Presses de l'Université Evangélique du Cameroun, 2012.
- *L'éducation scolaire en Afrique entre crise et pratiques de réforme*, Presses de l'UEC, Bandjoun, 2012.
- *Réimaginer l'éducation de la jeunesse africaine*, Pole Institute, Ais Editions, Goma-Yaoundé, 2013.
- *Pour l'éducation politique des jeunes, l'expérience de Pole Institute*, Goma, 2013.
- *Le « nouvel homme congolais »* (en collaboration avec Tshiunza Mbiye), Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014.
- *Pour l'économie du bonheur partagé, Construire une société heureuse*, Kinshasa, Editions du Cerdaf, 2014.
- *L'Afrique capable, Penser le destin du continent africain à la lumière de la philosophie de Paul Ricœur*, Kinshasa, Cerdaf, 2014.

- *Intégrer et unir l'Afrique par la révolution de l'école* (en collaboration avec Jean-Blaise Kenmogne), Kinshasa, Les Editions du Cerdaf, 2014.
- *L'heure de l'économie éthique* (co-direction avec Tshiunza Mbiye), Goma-Boma, Pole Editions et Presses universitaires de Boma, 2014.
- *Pour sortir de la guerre dans l'Est de la RDC, Changer les imaginaires*, Paris, Editions Izuba, 2014.

Pole Institute 2014



Pole Institute

Institut Interculturel dans la Région de Grands Lacs

Avenue Alindi n°289, Quartier Himbi I
Ville de Goma / Nord-Kivu
B.P. 72 Goma (RDC) / B.P. 355 Gisenyi (Rwanda)
Tél.: (00243) 99 86 77 192
(00243) 99 72 52 216
(00250) 78 85 13 531
Web site: www.pole-institute.org
E-mail : poleinst@free.fr



Ce document a été réalisé avec l'aide financière de l'Union Européenne.
Le contenu de ce document relève de la seule responsabilité de Pole Institute et ne peut en aucun cas être considéré comme reflétant la position de l'Union Européenne .

